Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30,000 personnes

LE PATRIOTE DE L'OUEST



Administration et Rédaction:
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask. Tél. 2964

Abonnement:
Un an, Canada $2.00
„ „ Etats-Unis ... $2.50
„ „ Europe $5.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

NOTRE FOI! NOTRE-LANGUE!

12ème Année — PRINCE-ALBERT, SASK., Mercredi le 9 août 1922 — No. 23

Cinq mois de campagne française

Il y a un peu plus de cinq mois, nos lecteurs s'en souviennent, que nous avons inauguré ici une campagne en faveur du français dans tous les domaines de la vie sociale et plus spécialement dans celui des affaires. Nous ne pensions pas alors que ce problème, tout important qu'il soit, fût de nature à retenir aussi longtemps l'attention du public. On n'a pas oublié les adhésions et les encouragements qui nous vinrent de tous côtés. Le nombre et la qualité des lettres publiées dans le *Patriote* à l'appui de cette campagne furent justement remarqués. Elles fournissaient la preuve indéniable qu'un tel mouvement était opportun, qu'il devenait facilement populaire et ralliait toutes les bonnes volontés. Nous avons profité de ces bonnes dispositions générales pour passer en revue les principaux points sur lesquels doit s'exercer notre action quotidienne afin de conserver ou de restaurer à notre langue la place qui lui est due. Il resterait encore beaucoup à dire — le sujet est inépuisable — mais il faut savoir se borner et modérer ses exigences. Il n'y a si beau mouvement qui ne doive un jour prendre fin. La "campagne nécessaire" est donc close, tout au moins sous sa forme actuelle, et le moment est venu d'en tirer les conclusions.

A quoi a-t-elle abouti? Que nous a-t-elle donné réellement et quelles perspectives nous offre-t-elle pour un avenir plus ou moins éloigné?

Nous n'avons sans doute pas à afficher de bulletin de victoire précis, catégorique, qui coupe court à toute controverse. Il faudrait avoir bien peu d'expérience de ces sortes de choses pour croire qu'on peut obtenir des réformes radicales en un tour de main. Nous-mêmes ne montrons-nous pas parfois aussi peu d'empressement que les administrations publiques à faire notre devoir?

Nous avons cependant à enregistrer quelques résultats tangibles immédiats. Sur la question des formules pour l'impôt sur le revenu, nous avons obtenu satisfaction là où nous avons réclamé avec énergie et cohésion. Nul doute qu'avec une coopération plus active de la part des nôtres, tous les Canadiens, où qu'ils habitent, finiront par recevoir un questionnaire dans leur langue. Il reste néanmoins encore beaucoup à faire, surtout dans l'Alberta, où des paroisses entièrement françaises ont dû se contenter de formules anglaises. Mais le travail accompli cette année par quelques patriotes courageux portera ses fruits plus tard.

Dans le monde des affaires, les compagnies d'assurances semblent avoir été particulièrement touchées. Quelques-unes, se rendant compte qu'en délivrant des polices en français à leur clientèle française, elles pourraient augmenter leur chiffre d'affaires, se sont mises en mesure d'en fournir et plusieurs autres paraissent disposées à les imiter. C'est un premier succès qui doit en entraîner d'autres.

La question des enseignes, l'une des plus importantes, a aussi fait un pas en avant. Grâce à la collaboration des secrétaires des cercles locaux de l'A C. F. C., nous avons réussi à dresser un état très complet de la situation dans chaque centre franco-canadien de la province. Nous savons maintenant sur quels points doivent porter plus particulièrement nos efforts. Des démarches ont déjà été faites, d'autres le seront en temps voulu pour obtenir que le français figure à côté de l'anglais aux vitrines des magasins et des bureaux. On ne peut espérer que tout se transforme en un clin d'oeil. L'essentiel est que le public s'intéresse à la chose, qu'il reconnaisse l'illogisme et l'inconvenance de l'enseigne unilingue; l'idée fera son chemin et finira par triompher.

Une campagne générale pour le français doit toucher à tant de points, à tant d'abus, que nous avons dû nécessairement en laisser un grand nombre de côté. Nous nous sommes surtout attachés aux réformes qui relèvent de nous-mêmes. Il serait vain et ridicule de demander aux autres de reconnaître le français et de le respecter si nous-mêmes nous l'ignorons le plus souvent. On l'a dit maintes fois et il ne faut pas craindre de le répéter: si notre langue n'occupe pas, dans l'administration publique et dans les affaires, la place à laquelle elle a droit, c'est notre faute, c'est notre très grande faute; nous n'avons pas été assez vigilants à garder le dépôt sacré, notre insouciance et notre lâcheté sont seules responsables de l'état de choses actuel. Lorsque nous aurons remporté une première victoire sur nous-mêmes — ce sera la plus difficile — en réhabilitant le français chez nous, dans nos familles, dans nos affaires, dans nos relations sociales, nous serons beaucoup plus forts pour parler au voisin et obtenir qu'il nous donne justice.

La campagne est close, écrivions-nous au début de cet article. Disons plutôt qu'elle continue et qu'il nous reste à la transporter de plus en plus dans le domaine de la vie pratique. Il serait bien inutile d'avoir fait un peu de tapage pendant quelques mois autour de la question du français si nous devions en rester là. C'est chaque jour de l'année que chacun de nous doit faire preuve d'attachement à sa langue en la parlant en toute occasion, en écrivant en français aux administrations publiques, en donnant ses commandes en français, en télégraphiant en français, en veillant à ce que ses enfants apprennent le français à l'école. Tâche obscure, parfois difficile, toujours méritoire, dont la nécessité s'impose de plus en plus et que nous ne devons pas perdre de vue un seul instant.

Donatien Frémont.

Dernières dépêches

MONTREAL — Pour commémorer le centième anniversaire de la fondation du Board of Trade de Montréal, les membres de cette Chambre et leurs familles, et plusieurs représentants du parlement impérial et des industries anglaises, inaugureront un voyage à travers le Canada, le 1er septembre. Le parti, qui comprendra à peu près cent cinquante voyageurs, parcourera au-delà de 7,500 milles et visitera les principaux centres de l'Ouest.

QUEBEC — La récolte de 1922 sera très abondante dans la province, si l'on en juge par le rapport de la récolte de juillet publié par M. G. E. Marquis, staticien en chef de le province. Les céréales sont aussi abondantes, mais les pâturages ont été affectés par la température. Par exemple, à Montréal la sécheresse a causé quelques dommages, mais dans d'autres districts l'industrie laitière promet plus que jamais.

LONDRES — Horatio Bottomley, ancien directeur du *John Bull* et député aux Communes anglaises a été rejeté du sein du parlement par le suffrage de ses pairs. De sa prison où le retient une grave accusation de fraude, Bottomley avait adressé une lettre aux députés, protestant de son innocense et en appelant au jugement de la Chambre.

PARIS — La prochaine réunion du conseil de la Ligue des Nations a été définitivement fixée du 30 août au 4 septembre. Les séances seront sous la présidence du Dr Quinones de Léon, représentant d'Espagne.

LONDRES — Les derniers bulletins des médecins sur l'état de santé de Northcliffe ne laissent pas grand espoir. La faiblesse du malade est extrême depuis quelques jours.

PARIS — Quarante personnes ont été tuées et cinquante blessées dans une collision entre deux trains de pèlerins qui se rendaient à Lourdes. L'accident a eu lieu près de Villecontal.

La Commission du Blé

Stewart et Riddell refusent

L'Alberta adopte à son tour le bill de la Commission du blé — Se rendant à la demande des deux provinces, le cabinet fédéral offre à Stewart et Riddell les postes de président et vice-président, mais ceux-ci refusent au grand désappointement de tous — On mentionne maintenant les noms de Wood et Rice-Jones.

Edmonton — Le bill de la Commission du blé a subi sa troisième lecture à la législature albertaine, samedi le 29 juillet. La Chambre a repris ses séances lundi pour expédier quelques questions d'ordre privé. Les députés se sont voté un salaire de $250 pour cette session. Lundi soir le lieutenant-gouverneur accordait la sanction royale au bill de la Commission du blé qui par ce fait même entre force. La prorogation a eu lieu lundi soir, 31 juillet.

Les nominations suggérées pour les premiers postes de la Commission ont été les mêmes qu'au parlement de la Saskatchewan: James Stewart et F. W. Riddell.

Ottawa se rend aux demandes de l'Ouest

Ottawa — Répondant aux demandes formulées par l'Alberta et la Saskatchewan, le gouvernement fédéral a offert le poste de président de la Commission du blé à James Stewart, de vice-président à F.W. Riddell. L'un et l'autre étaient en charge de la Commission de 1919.

Le gouvernement fédéral s'est rendu compte que les provinces de l'Ouest ayant la responsabilité financière de l'entreprise avaient plein droit de choisir les hommes qu'elles croyent les plus aptes à remplir ces charges importantes.

Stewart et Riddell refusent

Ottawa — Aussitôt après avoir appris la décision du gouvernement fédéral, James Stewart s'est mis en route pour Ottawa afin de conférer avec les autorités fédérales.

Une dépêche publiée dans le *Citizen* annonçait le 4 août que Stewart et Riddell refusaient les postes qui leur ont été offerts. La raison invoquée par eux pour légitimer ce refus serait que leurs intérêts privés les empêchent de remplir cette charge.

La même dépêche annonçait que les gouvernements de la Saskatchewan et de l'Alberta avaient été aussitôt informés de ce refus et invités à choisir de nouveaux officiers pour la Commission du blé.

Stewart et Riddell persistent dans leur refus

Régina — La décision imprévue de Stewart et Riddell a produit l'effet d'une bombe dans tout l'Ouest et de nombreux télégrammes, de Winnipeg, de Régina, d'Edmonton et de Calgary furent aussitôt reçus par eux à Ottawa. Mais toute pression fut vaine et le premier ministre Dunning annonçait le 5 août que MM. Stewart et Riddell refusaient finalement les charges de président et di vice-président.

M. Dunning s'est mis en route pour Calgary afin de délibérer avec le premier Greenfield.

De nouvelles propositions

Calgary — Selon les dernières dépêches, H. W. Wood, président des Fermiers Unis de l'Alberta et du Conseil d'Agriculture, et C. Rice-Jones, gérant général de l'Association des United Grain Growers, auraient reçu du cabinet fédéral l'invitation de remplir les charges de président et vice-président de la Commission du blé. Ces deux noms auraient été suggérés par les premiers ministres de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Intérrogé à ce sujet, M. Wood a nié avoir reçu jusqu'ici une telle invitation, mais n'a pas dit quelle sera son attitude si le poste de président lui est offert.

Il est entendu que les autres membres du personnel de la Commission seront nommés aussitôt que le président et le vice-président auront été définitivement désignés.

OTTAWA — La rumeur voudrait que Sir Lomer Gouin devienne bientôt ambassadeur de l'Angleterre à Washington, en remplacement de Sir Auckland Geddes. Il est cependant peu probable que le ministre de la justice abandonne la politique canadienne, et des intérêts privés trop considérables le retiennent encore dans les affaires ici.

DAWSON — L'élection du nouveau conseil législatif du Yukon aura lieu le 11 septembre. Le Yukon aura à se choisir 33 représentants dont le terme d'office est de trois ans. Le conseil est présidé par un orateur et le chef exécutif est nommé par le gouverneur en conseil à Ottawa.

OTTAWA — Une information du département des chemins de fer assure qu'il y aura cette année un nombre de chars à grains suffisant pour l'écoulement de la moisson.

WINNIPEG — Le board of Trade de Winnipeg a télégraphié à l'hon. W. C. Kennedy, réclamant dans le nouveau bureau de direction des chemins de fer nationaux une représentation plus considérable des provinces de l'Ouest. Il demande aussi que le bureau central soit établi à Winnipeg.

HONG KONG — On estime à 10,000 le nombre des Chinois qui ont perdu la vie dans la trombe qui balayait il y a quelques jours le port de Swatow.

LEIPZIG, All. — Le professeur Albert Einstein, créateur de la théorie de la relativité, a dû s'enfuir temporairement d'Allemagne, sous les menaces d'assassinat dirigées contre lui par le groupe qui, croit-on, a supprimé Rathenau il y a quelques semaines.

—:o:—

La Saskatchewan obtient le deuxième prix

VICTORIA — Les producteurs de lait de l'Ile de Vancouver ont conservé le plus de points, 98 sur 100, dans le concours de beurre institué par le gouvernement fédéral et auquel prennent part toutes les provinces. La Saskatchewan Cooperative Creamery est arrivée deuxième, réussissant à conserver 97,4, sur 100. La Lacombe Creamery, Alta, a conservé le même nombre de points.

BILLET DE LA SEMAINE

Du français s'il vous plait!

Histoire authentique

Qu'il pleuve à plein ciel ou que le soleil accable l'humanité suante, l'ami de N. est toujours jovial et de bonne humeur; sa figure semble s'être imprégnée de la sénérité des paysages que son pinceau jette sur la toile. Et je n'aurais jamais cru que l'indignation put bouillonner sous cette enveloppe d'artiste.

L'autre soir, je le vois arriver en trombe chez moi et sans même me donner le temps de placer un bonsoir voici ce qu'il me raconta:

"Il vient de m'arriver une petite aventure, mon cher! une petite aventure qui m'a cependant donné sur les nerfs. J'étais descendu en ville cet après-midi pour un achat assez considérable, je vois un nom français à la devanture d'un magasin, j'entre et je demande, en français naturellement, à la première âme que je rencontre ce dont j'avais besoin.

— You have to talk English here!

Une fois revenu de mon ahurissement je dis alors en bon anglais.

— Pardon, monsieur, on m'avait dit que l'on parlait français ici. J'aurai alors le regret de m'adresser ailleurs.

Je n'avais pas remarqué à deux pas de moi un grand type qui me reluquait avec intérêt; j'avais à peine fini mes derniers mots que je l'entends pousser un "Gosh!" formidable qu'il scanda d'une tape sur la cuisse et d'un éclat de rire, prolongé. Je me retourne, je le regarde dans le blanc des yeux et... je gagne la porte presque en courant, car, une seconde de plus, il se serait produit une catastrophe.

Je pénètre dans un autre magasin un peu plus loin et je demandé si l'on parle français..

— Je regrette de ne pouvoir parler français mais j'ai là-bas un commis...

J'avais envie de lui sauter au cou. Je fus donc servi poliment et en français et je payai la note, tout près de cent dollars.

Et voilà conclut N. aurais-tu agi autrement, toi?

— Ta main, de N.! Tu as bien fait!

Hier après-midi de N. m'entraine chez lui en me disant modestement:

— Viens voir mon dernier chef d'oeuvre.

Et je vis deux petits tableaux. L'un représente la scène du magasin décrite plus haut; l'épanouissement stupide de l'homme au "gosh!" et à la tape sur la cuisse est on ne peut plus réussi. L'autre tableau représente le même homme se mordant les pouces en voyant l'artiste remettre au marchand voisin un chèque de cent dollars.

Mot de la fin — *Et les lecteurs du* Patriote *ne manqueront pas d'approuver ce geste simple et beau d'un artiste très pratique. Il me semble que c'est un écho de la campagne pour le français. Les affaires, la politesse et le français sont trois compagnons qui peuvent très bien chevaucher côte à côte.*

Jean-Charles

Mgr Mathieu dans le deuil

Jeudi dernier S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina apprenait par télégramme la mort de son beau frère, M. J. B. Caouette, directeur du Bureau des Archives de la province de Québec. Le défunt était universellement estimé, non seulement dans la vieille capitale, mais dans toute la province de Québec.

Que S. G. Mgr Mathieu et les autres membres de la famille en deuil veuillent bien agréer le témoignage de notre profonde sympathie.

La récolte s'annonce bonne

Sauf en quelques districts le rendement sera satisfaisant dans tout le Nord de la Saskatchewan — La moisson battra son plein la semaine prochaine — La récolte du foin a été excellente.

Malgré la période de sécheresse que nous venons de traverser, l'apparence de la récolte est très consolante, sauf en quelques districts. Le blé semé de bonne heure n'a pas souffert de la sécheresse. On estime le rendement, en général, entre 20 et 40 minots à l'acre. Si le beau temps continue, la moisson du blé commencera vers la fin de cette semaine et sera générale la semaine prochaine. Aucun district n'a souffert de la rouille ni de la grêle.

Tisdale — Dans les districts à l'est de Prince-Albert, la récolte est excellente. Le blé donnera de 35 à 40 minots l'acre et sera prêt à être coupé avant la fin de cette semaine. La moisson de seigle est maintenant terminée et les fermiers sont satisfaits. L'avoine mûrit bien et l'on compte sur 75 minots à l'acre.

Wingard — La moisson dans ce district est généralement très pauvre. Le blé ne rendra pas plus de 5 minots à l'acre sur bien des fermes. Le coupage commencera dans quelques jours.

Le district de Carlton, par contre, promet une très bonne récolte, la meilleure probablement sur un rayon de 50 milles. La pluie de ces jours derniers a fait beaucoup de bien.

Arborfield — La chaleur a grandement profité au district d'Arborfield; beaucoup de terrains bas avaient été inondés en mai et en juin. La moisson commencera probablement vers le 15, le rendement sera un peu inférieur à celui de l'an dernier. La récolte des fraises et des framboises a été excellente.

Duck Lake — Malgré la sécheresse, le blé à Duck Lake donnera à peu près 25 minots à l'acre. Le coupage commencera vers le milieu de la semaine prochaine.

Big River — La moisson commencera vers le 15 août. On estime que le blé donnera 35 minots à l'acre, et l'avoine 65. La récolte de foin a été splendide.

La température chaude des dernières semaines a asséché les marécages et permis d'y couper le foin.

Leask — Le blé dans ce district donnera entre 25 et 35 minots à l'acre et entre 10 et 20 minots sur les chaumes. La tige de l'avoine n'est pas très longue, le rendement moyen sera entre 30 et 40 minots.

La récolte de foin et de fourrage est bonne. Les légumes et les pommes de terre annoncent bien.

Marcelin — La moisson commencera ces jours-ci. La sécheresse a fait beaucoup de dommages surtout sur les terrains légers, cependant l'apparence générale est très consolante. On estime un rendement de 25 à 30 minots à l'acre.

Eldred — On estime généralement que le blé donnera 30 minots à l'acre et l'avoine 40. La récolte de foin est excellente. Les pacages se sont fortement ressentis de la chaleur des dernières semaines.

Domremy — La moisson a aussi bonne apparence que l'an dernier à pareille époque et les fermiers sont confiants.

L'oeuvre la plus populaire de la littérature canadienne

C'est ainsi que M. l'abbé Camille Roy qualifie le livre célèbre de Philippe-Aubert de Gaspé "Les Anciens Canadiens", dont le "Patriote de l'Ouest" commence aujourd'hui la publication en feuilleton — Un récit qui tient à la fois du roman, de l'histoire et de l'épopée — Tableau pittoresque des moeurs canadiennes d'autrefois.

Le "Patriote" commence aujourd'hui la publication, en feuilleton, d'un livre fameux au pays: "Les Anciens Canadiens," par Philippe-Aubert de Gaspé. Si un bon nombre de nos lecteurs le connaissent déjà, ils le reliront certainement avec plaisir. Quant à ceux qui ne le connaissent que de réputation, ils nous sauront gré de leur avoir fourni l'occasion de goûter cette oeuvre unique.

Nous empruntons à M. l'abbé Camille Roy, le critique canadien si justement apprécié, quelques extraits des pages qu'il consacre aux "Anciens Canadiens," en tête de ses "Nouveaux Essais sur la Littérature Canadienne." Ce sera la meilleure façon pour nous de présenter le célèbre ouvrage et la curieuse personalité de Philippe-Aubert de Gaspé.

Il s'agit du livre de Philippe-Aubert de Gaspé, de l'oeuvre la plus populaire peut-être qu'il y ait dans notre littérature canadienne. Nulle part nos anciens n'ont été mieux racontés, mieux décrits, photographiés et ressuscités, et s'il n'est par nécessaire que la critique rappelle ce livre à l'attention et à la sympathie du public, peut-être n'est-il pas inopportun qu'elle essaie d'en préciser la valeur et de définir, à l'aide des documents qu'il nous fournit, l'esprit qui l'a conçu. Ni le livre qui s'imprime toujours, ni l'auteur que l'on appelle encore très volontiers "Monsieur de Gaspé" ne veulent mourir, et c'est donc un sujet d'étude qui offre quelque intérêt que de rechercher et d'expliquer le pourquoi de cette si active survivance.

La trame du roman

Jules d'Haberville et Archibald Cameron of Locheill — Arché, comme on l'appelle familièrement — sont des amis de collège que la camaraderie a rendus frères. Arché est un orphelin des montagnes de l'Ecosse; fils d'une mère française qu'il perdit dès l'âge de quatre ans, et d'un chef de clan qui périt dans cette désastreuse bataille de Culloden où s'abîma pour jamais l'indépendance de l'Ecosse, il fut recueilli par un oncle maternel, un jésuite, qui l'envoya à Québec, au Collège des Pères de la Compagnie. Jules estime Arché pour ses malheurs, il l'aime pour son âme franche et loyale. Quand arrivent, chaque année, les grandes vacances, il l'amène avec lui au manoir paternel de Saint-Jean-Port-Joli, où l'orphelin est accueilli comme l'enfant du foyer.

Au printemps de 1757, Jules, qui a le sang de soldat dans les veines, s'en va commencer en France sa carrière militaire, Arché retourne en Angleterre, où il prend du service. Mais la guerre est déclarée entre les deux grandes nations, et elle ramène au Canada, sous des drapeaux ennemis, les deux frères. Arché, qui ne peut trahir son roi, exécute les ordres les plus cruels, et il est en proie aux déchirements de sa conscience. C'est lui qui incendie le manoir des d'Haberville. Il devient odieux à ses anciens bienfaiteurs.

Jules, qui sait les devoirs austères de la vie militaire, se réconcilie le premier avec Arché. Mais ce n'est que plusieurs années après la cession, que le malheureux lieutenant de Montgomery peut rentrer en grâce au manoir reconstruit des d'Haberville.

Pour sceller d'un serment solennel et sacré ce nouveau pacte d'alliance, Arché demande à Blanche sa main. Tous deux sont épris l'un de l'autre, mais Blanche sacrifie encore une fois sa passion à sa dignité, et elle refuse d'épouser celui qui fut l'incendiaire de sa maison.

Jules prend pour femme une jeune Anglaise qu'il a connue sur le vaisseau qui le ramena au Canada. Il continue, au manoir des d'Haberville, entre ses parents devenus vieux, l'oncle de Raoul et Blanche, les traditions hospitalières de sa famille. Et plus tard, quand bien des années auront passé, sur les amours de Blanche et d'Arché, et les auront transformées en une pure amitié fraternelle, Arché viendra lui aussi reprendre sa place au foyer des bienfaiteurs de sa jeunesse.

Roman, histoire, épopée?...

Tel est le plan, ou le dessin très simple, peu compliqué de la trame du livre de M. de Gaspé. Et c'est à propos d'un pareil livre qu'on a pu se demander s'il était vraiment un roman, s'il n'était pas plutôt une série de tableaux historiques, ou bien encore s'il ne constituait pas pour nous, Canadiens, une première ébauche, l'esquisse d'une épopée nationale. Pourquoi les "Anciens Canadiens" ne seraient-ils pas tout cela, et tout à la fois? Le roman ne peut-il pas être une véritable épopée, et l'épopée n'est-elle pas à son tour de l'histoire?

Aussi bien, d'ailleurs, y a-t-il dans l'oeuvre de Gaspé tous les éléments, sauf les vers, tous les matériaux qui entrent dans la construction d'une épopée. C'est une chanson de geste en prose qu'a écrite l'auteur des "Anciens Canadiens"; et il a enfermé et mêlé l'histoire et la légende; il y a raconté des actions héroïques et les drames non moins poignants de la conscience; il y a introduit le merveilleux sans lequel il paraît que ne peuvent exister les oeuvres épiques; il y a fait apparaître un amour, trop discret peut-être pour que le roman s'en puisse contenter, mais qui ne laisse pas de rappeler ces sourires mêlés de larmes qui traversent l'"Iliade," ou cette passion vive et contenue, qui n'éclate que pour mourir à la fin de la "Chanson de Roland." Et si vous ajoutez à tout cela la couleur solide et fraîche des paysages, le style tout émaillé et garni des expressions de nos bonnes gens, très simple, familier, sans apprêt, que l'auteur a jeté comme une draperie canadienne sur les pages de son livre, ne trouverez-vous pas qu'il y a là vraiment tout ce qu'il faut pour faire de M. de Gaspé, non pas, sans doute, l'Homère des Canadiens, ni leur Turoldus; mais peut-être bien le conteur naïf et le plus charmant des choses de leur passé, l'évocateur le plus puissant des moeurs et d'une civilisation à peu près déjà disparues, et pour cela même le chantre vraiment épique d'une phase merveilleuse de leur histoire?

L'écrivain

Il était né en 1786, vingt-six ans seulement après les guerres de la conquête; il avait donc recueilli sur les lèvres mêmes des derniers défenseurs de la Nouvelle-France le récit de leurs actions. Par son père et par sa mère, il se trouvait être presque le contemporain, et il fut lui-même le témoin de ces moeurs patriarcales qui caractérisaient la vie de nos anciens avant 1760, et pendant les dernières années du dix-huitième siècle. C'était donc à lui de parler avec toute l'autorité de ses soixante-quinze ans; c'était à lui de "raconter les délicieuses histoires du peuple canadien avant qu'il les oubliât."

La petite histoire

Dans ce lointain fantastique, M. de Gaspé aperçoit la petite et la grande histoire; et s'il s'inquiète de nous révéler l'une et l'autre, il est bien visible qu'il incline plus volontiers vers la petite, ou, si l'on aime mieux, vers celle qui se fait chaque jour et se compose des habitudes et des moeurs, et des vertus et des actions obscures d'un chacun. Au lieu que dans l'épopée classique, ce sont les rois et les princes, les chefs d'armées ou les preux chevaliers qui remplissent tout le poème de la majesté de leurs noms, du bruit de leurs querelles et du cliquetis de leurs armes, ici c'est l'homme du peuple, c'est l'habitant canadien, c'est le seigneur de village ou le jeune lieutenant qui agitent à chaque page leur modeste mais vive et originale silhouette. C'est l'épopée des humbles que veut écrire l'auteur des "Anciens Canadiens," et je ne sais quel souffle démocratique et populaire passe et circule à travers les pages de cette oeuvre. M. de Gaspé nous invite lui-même à bien voir dans son livre une image réelle et authentique de la société de nos gens d'autrefois. Il affirme que tout ce qu'il rapporte des moeurs anciennes est véridique, et il commente par des notes abondantes et toutes personnelles qu'il ajoute à son roman, tels détails ou telles assertions qui pourraient paraître fantaisistes. Et ce n'est pas l'un des moindres plaisirs du lecteur que celui de se sentir tout d'abord en pleine vie réelle, et de pouvoir se reposer toujours avec sérénité sur la bonne foi et la véracité de l'auteur.

Le style des "Anciens Canadiens"

M. de Gaspé excelle à imiter et à reproduire dans son style le langage familier, tout court, plein de saveur des Canadiens, ses contemporains. Il se plaît à exprimer sa pensée comme il faisait sans doute dans son salon de famille, quand il y causait avec les siens sous le regard des ancêtres dont les portraits étaient suspendus au mur; ou bien encore, il prend volontiers le ton des longues conversations qu'il avait souvent avec les braves habitants de Saint-Jean-Port-Joli. C'est en style canadien que devait être écrit le roman historique ou l'épopée populaire des "Anciens Canadiens." M. de Gaspé le voulait ainsi; d'autant

(A suivre en 2ème page)

Mouvement de l'A.C.F.C.

Un appel aux cercles et à tous les Franco-Canadiens

Tous les lecteurs du *Patriote* ont suivi avec intérêt cette affaire de l'école Ethier, dans laquelle se trouvaient impliqués deux commissaires poursuivis pour avoir fait enseigner trop de français et de catéchisme.

On se souvient que dès le début de ce procès le comité exécutif de l'A.C.F.C., estimant que la cause, étant donné son caractère, avait pour la province une portée nationale, avait déclaré en prendre à sa charge tous les frais. Cette attitude a d'ailleurs rencontré l'approbation générale.

Les commissaires de l'école Ethier ont été acquittés en appel, mais nous n'avons pas moins eu à solder le coût de la défense. Disons, pour être précis, que la note s'élevait à $300.

Ceci creuse un vide assez considérable dans notre caisse qui, hélas! n'a jamais été bien garnie. Il nous a semblé qu'il était raisonnable de faire un appel à nos compatriotes pour nous aider à le combler.

En ouvrant aujourd'hui une souscription afin de prélever la somme déboursée pour la défense de nos compatriotes, nous ne faisons que reconnaître la solidarité qui unit tous les districts, tous les Franco-Canadiens dans cette question des écoles.

La cause plaidée à Wakaw le 23 mai dernier n'intéressait pas seulement deux ou trois douzaines de familles de Domremy, mais toutes les personnes de langue française de la Saskatchewan. Si les commissaires n'en avaient pas appelé du premier jugement qui les condamnait, c'était l'enseignement du français dans toutes les écoles de la province qui se trouvait à la merci d'une simple dénonciation à la police et du verdict du premier juge de paix venu, c'était l'avenir de nos enfants à tous qui était en jeu. Cette souscription va précisément nous fournir l'occasion de manifester notre solidarité d'une façon tangible. Le district scolaire d'Ethier et les commissaires impliqués ont fait leur part; au reste de la province maintenant à faire la sienne.

Nous adressons un appel à tous les cercles locaux de l'A.C.F.C. et à tous les Franco-Canadiens en général. Que chaque groupe veuille bien accomplir un petit effort, que chacun des nôtres qui fait profession de patriotisme pratique mette la main au gousset, et ce sera une bagatelle de rassembler la somme dont nous avons besoin. Personne n'en sera plus pauvre et nous aurons accompli un geste de solidarité dont notre cause ne pourra que bénéficier.

Donatien Frémont
Chef du Secrétariat

P. S. — Toutes les souscriptions devront être adressées à M. Jules Casgrain, trésorier général de l'A.C.F.C., Prince-Albert. La liste en sera publiée dans le *Patriote*.

——:o:——

L'oeuvre la plus populaire de la littérature canadienne

(Suite de la 1ère page)

qu'il lui eût été difficile d'adopter une autre manière et d'autres procédés. "Cet ouvrage sera tout canadien par le style: il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode du jour."

C'est donc en vieille redingote que se présente la phrase de M. de Gaspé, et c'est encore aujourd'hui ce qui donne au livre sa saveur et lui conserve tout son prix. On se plaît toujours à y entendre le parler des bonnes gens et à voir se peindre en leur langage les moeurs d'une époque dont nous nous éloignons chaque jour si rapidement.

La popularité de M. de Gaspé

Le public de 1863 apprécia comme il devait l'oeuvre qu'on lui présentait. Les deux mille exemplaires de la première édition furent rapidement enlevés, et dès 1864, on publiait une nouvelle édition de cinq mille exemplaires. Le livre a eu depuis trois autres éditions, et il est resté le roman le plus sympathique qu'il y ait dans notre littérature.

De Gaspé, qui avait si longtemps vécu dans la retraite et l'obscurité de son manoir, devint tout à coup l'un des plus illustres parmi nos écrivains. Son nom passa sur toutes les lèvres. Les étudiants, qui croyaient apercevoir dans le livre nouveau l'épopée populaire et nationale qui hante l'imagination de tout lecteur d'Homère et de Virgile, se disputaient le roman historique et merveilleux qui venait de paraître.

Le roman de M. de Gaspé a survécu à son auteur; ou plutôt, il a fait que M. de Gaspé lui-même n'est pas mort tout entier. Avec les "Mémoires" qui en sont une suite et un complément, il porte et il portera longtemps encore à tous ceux qui parmi nous s'intéressent à la langue, à la littérature, à l'histoire et aux moeurs canadiennes, le nom désormais impérissable de celui qui nous l'a donné comme le fruit savoureux de son aimable vieillesse.

——:o:——

En vain la paix semble régner dans la nouvelle rhétorique des peuples, la guerre survit dans le vieil instinct des hommes. Près ou loin, ils envient et luttent. L'habileté politique est impuissante à détruire ces haines et ne réussit qu'à les déplacer.

La France a toujours eu ce caractère que la défaveur des événements la blesse à l'égal d'une injure, et qu'elle traite les questions de puissance comme des questions d'honneur.

Ce que nous doit l'Allemagne et ce que nous avons

Le Canada recevra 4.35 p. 100 de 22. p. 100 des réparations que l'Angleterre recevra de l'Allemagne. Il est *encore problématique* si nous recevrons jamais cette pitance incertaine.

M. Thomas Mulvey partira prochainement pour Londres, accompagné de M. O. Biggar, pour applanir les difficultés au sujet du paiement des réparations et des réclamations. Des $8,725,800 que le Canada réclame des créanciers allemands c'est à peine si $364,488 ont été reconnus.

L'Allemagne réclame de ses créanciers canadiens la somme de $7,530,494, dont $1,661,257 sont reconnus.

D'un autre côté nous réclamons des créanciers allemands la somme de $5,089,345 dont $1,509,973 sont reconnus.

Le Canada exige d'un autre côté $30,724,977 en réparations dont $25,273,977 de l'Allemagne, $57,499 de l'Autriche, $110,220 de la Bulgarie et $5,283,280 de la Turquie.

Nous avons déjà reçu 6 millions de l'Angleterre pour notre participation dans l'occupation de l'Allemagne après la signature du traité.

——:o:——

Le Comptoir Agricole

Une institution qui prospère en dépit de tous les obstacles

Le 27 juillet, se tenait dans une des salles du Columbus Hall, à Winnipeg, l'assemblée annuelle des actionnaires du Comptoir Agricole.

Il y avait une bonne assistance et la majorité des actionnaires y ont assisté ou s'y sont fait représenter.

M. Albert Préfontaine, président du Comptoir Agricole, présenta aux actionnaires le rapport financier de l'année écoulée. Le Comptoir Agricole, au cours de l'année 1921, a vu grandir le nombre de ses clients et augmenter son commerce. Il y a accroissement appréciable dans le nombre de chars de blé vendus par cette compagnie. Ce progrès est d'autant plus satisfaisant qu'il est survenu au cours d'une année de mauvaise récolte. La propagande faite en Saskatchewan produit ses fruits et tout indique que le Comptoir Agricole y verra augmenter de notable façon le nombre de ses clients.

D'aucuns avaient l'idée que le Comptoir Agricole n'était que la chose de quelques individus. Toute autre est la vérité, comme nous l'avons appris par des renseignements donnés à l'assemblée du 27 juillet. Le Comptoir Agricole compte déjà plus de 500 actionnaires. Le jour où nos fermiers se rendront compte que c'est une institution digne de leur entier patronage, il n'y a pas à douter que ce chiffre sera doublé et même triplé.

Quand fut fondé le Comptoir Agricole, plus d'un fut sceptique et opina que ce serait un échec. L'oeuvre cependant ne tarda pas à être viable. Elle a grandi petit à petit, sans bruit et sans tapage. Fidèle à ses engagements, elle s'est refusé toute spéculation, a fait un commerce sûr, honnête. Ses actionnaires n'ont pas tardé à recueillir les fruits de cette sage politique. Le Comptoir Agricole n'avait que quelques années d'existence que déjà il pouvait payer à ses actionnaires un dividende de 5 p.c. Il n'y a jamais manqué depuis. Cette année encore ses actionnaires recevront un dividende de 5 p.c.

Qu'une compagnie puisse, par des années de crise comme celles que nous traversons, payer des dividendes, c'est un certificat de bonne administration et la preuve qu'un avenir prospère lui est réservé.

——:o:——

La France

L'American Women's Club de Paris a adressé au Congrès de la Fédération des Femmes d'Amérique le message suivant:

"Les mille membres du comité de Paris proclament à l'unanimité et vous adjurent de comprendre que la France travaille de toutes ses forces à établir une paix durable.

"Il est si difficile à quantité d'Américains de se rendre compte des complications européennes, qu'il appartient aux femmes de la Fédération générale de montrer inlassablement la France sous son vrai jour."

"Sans la France, le monde n'aurait plus de démocratie et la France continue à lutter pour le droit et pour la paix du monde."

Les commentaires sont inutiles.

——:o:——

La fin du monde en 1925!

CHICAGO — Wilbur Glenn Voliva, prophète de Sion, la ville sainte au nord de Chicago, est obsédé par la crainte que le monde voie sa fin en 1925.

Voliva est ce génial savant qui insiste sur cette théorie que le globe est plat et carré et repose sur quatre pilliers d'une longueur incommensurable.

Il dit que les choses deviennent pas mal vacillantes à cause de la vitesse vertigineuse qui entraîne les peuples.

"Le monde est mûr pour la faucille", disait-il à ses disciples lors de la 22e "fête du Tabernacle".

"Il est corrompu à partir du centre jusqu'à sa circonférence."

Mais, malheureusement, en employant cette métaphore il se contredisait grossièrement et devait certainement avoir oublié, dans la chaleur du discours, sa théorie que le monde est plat et carré.

——:o:——

PARIS — Mgr Faugier est nommé évêque auxiliaire de Lyon, avec résidence à Saint-Etienne, en remplacement de Mgr Chassagnon, devenu évêque d'Autun.

L'effort catholique dans la France d'aujourd'hui

Presque quotidiennement, nous avons le regret de signaler, au point de vue religieux, les tristes hauts faits de quelques fonctionnaires vivant encore en plein dans l'atmosphère du combisme, ou au point de vue économique les bévues lamentables d'administrateurs endormis dans une routine séculaire et multipliant par suite inutilement les dépenses et les retards. Ce faisant, nous remplissons notre devoir.

Il arrive qu'à l'étranger on abuse étrangement de ces plaintes nécessaires. Nos compatriotes sont parfois péniblement impressionnés de l'abus fait, de ces protestations obligatoires, unilatéralement interprétées et grossies à plaisir par des publicistes déloyaux qui se refusent à voir que dans leur pays le mal est souvent plus grave encore et à plus forte raison évitent de rendre justice au bien qui se fait en France et aux qualités de ce noble pays dont ils sont, au fond, très jaloux. Nous ne pouvons cependant, pour empêcher cela cesser d'accomplir notre mission de publicistes et, par nos réclamations incessantes, de provoquer des progrès et améliorations dont nous ne désespérons en aucune manière — car nous sommes et demeurons optimistes.

Mais combien nous sommes heureux, lorsque l'occasion s'en présente, de manifester cet optimisme et de proclamer le bien comme nous stigmatisons le mal. M. Georges Goyau nous fournit une de ces occasions, en réunissant trois conférences à l'honneur du catholicisme français données par lui en décembre 1921, à l'Université de Strasbourg.

Ce sont les initiatives organisatrices qu'il relève et loue d'abord, s'attachant avec un plaisir particulier à résumer le magnifique effort qui s'est déployé dans notre grand Paris, sous l'impulsion des trois derniers archevêques, les cardinaux Richard, Amette et Dubois, pour multiplier les paroisses beaucoup trop vastes et où l'apostolat était par suite impossible. Il raconte comment depuis moins de vingt ans, "dans le seul diocèse de Paris, 49 nouveaux centres de culte ont été érigés et ces 49 prises de contact nouvelles entre la vie eucharistique du Christ et des masses devenues à demi païennes attestent que l'Eglise de Paris, dans cette brève période, a su multiplier ses postes d'occupation dans une proportion de 33 pour 100." Ce mouvement vraiment apostolique continue avec l'ambition de créer encore une centaine de nouveaux lieux de culte.

Quelle belle oeuvre! Nous avons pu la suivre de près nous-mêmes sur plusieurs points. C'est avec des variantes infinies, toujours le même processus. Un prêtre à l'esprit apostolique ouvre une oeuvre paroissiale dans un quartier paganisé. Il fait le catéchisme, les enfants viennent, les familles suivent les enfants, retrouvent leurs traditions oubliées. La salle devient chapelle, en attendant que celle-ci devienne église. Ecoles, patronages, oeuvres diverses s'adjoignent peu à peu et forment la cité paroissiale. C'est une résurrection locale.

Ce qui se fait à Paris se fait, toutes proportions gardées, dans tous les autres grands centres. Et dans les départements envahis, c'est un vaste réveil embrassant toute une région.

Tout cela est l'oeuvre de prêtres dévoués trouvant autour d'eux un appui dans quelques familles et quelques personnes à l'esprit généreux. Salut à vous, admirables confrères, qui dans le labeur ingrat faites surgir de nouvelles paroisses d'un sol qui paraissait stérile. Allez. Continuez avec courage, n'abandonnant pas la tâche si les fruits sont longs à venir. Il y aura dans le ciel une récompense spéciale, et assurément très belle, pour vous et vos imitateurs!

Dans une deuxième conférence, M. Georges Goyau, parlant dans une Université, s'est plu à faire ressortir les initiatives intellectuelles des catholiques de France. Très beau sujet, certes.

Le remarquable développement de l'Institut catholique de Paris, la fondation et le succès de plusieurs revues de haute tenue intellectuelle, la vie d'un apôtre du quartier latin, Pierre Poyet, la "Réunion des étudiants," le "Bulletin des professeurs catholiques de l'Université," la "Semaine des écrivains catholiques" lui fournissent matière à d'intéressants développements. Mais ce qui frappera peut-être surtout dans son exposé, ce sont ces statistiques pascales que la "Croix" n'a pas manqué de donner au cours de ces dernières années, et qui sont la manifestation d'une si profonde transformation de l'esprit dans les milieux intellectuels.

"Parmi les polytechniciens, dont 600 sur 1,000 font leurs Pâques, il y a 160 à 180 communions hebdomadaires et de 200 à 300 communions de quinzaine. Parmi les 835 stagiaires des mines et des ponts et chaussées, il y a à peu près 170 communions hebdomadaires. A l'Institut agronomique, où sur 230 élèves plus des trois quarts sont des catholiques pratiquants, 30 à 40 élèves en moyenne communient chaque quinzaine."

Ce sont, certes, là des chiffres réconfortants, lorsqu'on les rapproche de ce qu'étaient, il y a cent ans, soixante-quinze ans, cinquante ans, trente ans, vingt ans, ces grandes Ecoles dont nous avons entendu raconter par des témoins au fur et à mesure que nous avancions dans la vie, l'état d'esprit d'abord nettement hostile, puis absolument indifférent et où peu à peu la lumière catholique a éclairé les esprits. Il y a un siècle, c'était un acte d'héroïsme de s'y déclarer chrétiens. A l'heure présente, la majorité adore Jésus-Christ. Nous sommes, certes, loin de canoniser tous leurs membres, mais il faut avoir le parti pris de certains étrangers pour nier la transformation et les espérances qu'elle fait naître.

Des sommets, la lumière redescendra vers les vallées, ayons-en la confiance.

Nos adversaires le sentent bien, et c'est pour cela que depuis quelques mois une campagne âpre et méchante est menée dans la **Lanterne**, le ***Rappel***, l'***Ere Nouvelle***, la **Dépêche de Toulouse**, etc... etc., contre les jeunes catholiques et leurs *apôtres*.

Ils sont, certes, trop fiers de la vérité qu'ils possèdent et trop dévoués à Jésus-Christ *qu'ils servent*, pour se laisser troubler par ces attaques des Jacobins, fils de ceux de 93; frères de ceux de Moscou, qui s'aplatissent devant le moindre signe des Loges et refusent aux catholiques la liberté de penser et d'agir.

Saint Paul s'écriait hardiment: "Je suis citoyen romain" et en *réclamait* les droits. Nos jeunes catholiques auront cette fierté, cette hardiesse. L'avenir est à eux.

Que d'espérances enfin dans les initiatives sociales des catholiques de France, qui *furent* l'objet de la troisième conférence!

Les catholiques ont été, certes, très prudents sur ce *terrain*. Ils étaient éclairés comme par un phare par les immortelles Encycliques de Léon XIII. Mais la lutte des classes est si aiguë, il est si facile de se laisser entraîner par l'intérêt en dehors des voies de la justice et par la jalousie en dehors de celles de la charité, que la prudence a été grande de leur part. L'Eglise de France cependant, comme l'Eglise universelle, a toujours été profondément dévouée à la classe populaire. Cela, c'est du pur Evangile.

Les organisations sociales catholiques se sont fondées lentement, mais sûrement, et elles ont prospéré. Autour du "Syndicat des employés catholiques" de la rue Cadet, des milliers d'employés se sont groupés pour défendre leurs intérêts matériels, mais en concordance avec la pensée catholique. Des milliers de cheminots catholiques fraternisent aussi. Les postiers et beaucoup d'autres corporations ont marché dans la même voie. Il y a là un immense mouvement très consolant.

La manoeuvre est certes délicate car, par suite de la nature humaine, le danger de se laisser entraîner par la lutte des classes est grand. Mais tout cela est en très bonne voie.

Nous souhaitons de toute notre âme que Dieu fasse surgir les hommes assez hardis pour diriger, assez prudents pour empêcher tout écart, assez puissants pour faire aboutir la pleine réconciliation de la classe populaire et de Jésus-Christ qui sur terre a été ouvrier.

FRANC.

(La Croix).

——:o:——

Au cours des trois premiers mois de l'année courante, les pêcheries ont fourni 4,345,400 livres de flétan, d'une valeur de $425,531. L'année dernière, pour la même période, la pêche a été de 5,300,000 livres, représentant une valeur de $607,190.

———

Une belle âme n'est pas toujours hôtesse d'un beau corps; les agréments de celui-ci sont les pièges où les sots ne manquent jamais de se laisser surprendre.

Oxenstiern.

Le Trio Larrieu dans l'Alberta

Saint-Paul-des-Métis applaudit dans un deuxième concert les chansons de Larrieu — "La dixième croisade" — Saint-Vincent et Beaumont à leur tour font bon accueil aux troubadours de la bonne chanson.

A Saint-Paul-des-Métis

Vendredi soir, 28 juillet, à 7 heures du soir, nous avions, dans la salle Brunelle, une seconde séance du Trio Larrieu. Cette séance était donnée pour permettre aux personnes qui n'avaient pu trouver place au premier concert, de venir apprécier l'incomparable talent de ces artistes-apôtres.

Le R. P. Tessier, O.M.I., présenta les messagers de France à l'assistance impatiente de les voir et de les entendre sur la scène.

Le R. P. expliqua que par suite d'un regrettable malentendu, la séance qui devait avoir lieu à 2 h. de l'après-midi, dut être remise à 7 h. du soir; la salle ayant été louée les jours précédents et le jour même, pour d'autres fins. Par suite de ce fâcheux malentendu, l'assistance ne fut pas aussi nombreuse qu'elle eût pu l'être autrement.

Les artistes jouèrent leur programme avec le même entrain, le même brio et le même talent que devant une salle comble. Ils donnèrent même, à cette dernière séance, à leur insu, je crois (tellement artistes nés, ils sont) un cachet de si familiale intimité que l'on se fût volontiers cru chez quelque bon Canadien de la région.

Leur veillée bretonne fit les délices des petits et des grands. La jolie danse bigoudine, si charmante dans sa délicieuse simplicité, fut une délicate leçon, dont garçons et filles sauront tirer profit.

Nous pensons, Monsieur Larrieu, que les Bigoudins et Bigoudines, ne doivent pas souvent s'accuser à confesse d'avoir dansé. Quand vous irez les voir, en revenant de chez nous, ne leur dites pas ce que l'on danse ici; ça nous ferait de la peine.

Au premier entr'acte, M. A. Mahé de St-Vincent, lut une poésie improvisée, oeuvre d'un poète d'occasion. Dans une série de tableaux ingénieusement imaginés, il nous fit voir le Trio Larrieu, oubliant d'entrer au Paradis après avoir semé parmi les élus de la joie pour le reste de l'Éternité, et se voyant barrer la route par satan inquiet, craignant de les voir tous les trois aller semer le rire, même dans son "horrible solitude". Ayant oublié d'entrer au ciel, repoussés par le diable, (ce qui certes est une bonne chose, force leur est de revenir sur la terre. C'est à St-Vincent que le poète fait venir le Trio se reposer, dans cinquante ans.

Il faudrait encore que M. Larrieu vive cinquante ans pour voir le résultat de la dixième croisade qu'il prêche.

Amis lecteurs, ne me demandez pas aujourd'hui de vous parler de la neuvième croisade; elle s'est faite, par la France naturellement, à son insu et à l'insu de tous, au cours des derniers siècles écoulés.

L'histoire nous dit que la première croisade fut prêchée par un moine errant: Pierre l'Ermite, qui racontait aux foules assemblées à sa voix, la grande désolation qui existait là-bas au tombeau du Christ. Et les foules enthousiasmés par les récits simples et émouvants du moine prêcheur s'en furent délivrer le tombeau de Notre Seigneur, des mains des infidèles.

A s'y méprendre, la dixième croisade commence comme la première a commencé.

Des rives de l'Atlantique aux contreforts des Rocheuses, comme nos aïeux de dix siècles passés, nous avons couru voir et entendre le Trio errant.

Et après avoir entendu leurs chansons si simples dans leur spirituelle candeur; leurs danses si pudiques dans leurs gracieux mouvements, force est à chacun de se dire qu'il n'est plus le même après les avoir vus et entendus. L'on se retrouve Français de sa province, tout simplement. Et à son insu, croisé de la dixième croisade. La croisade de la bonne chanson, du rire gai et joyeux, qui nous fait regarder la vie, non comme une course aux dollars que l'on dépense trois fois plus vite qu'on les amasse mais comme un devoir que l'on accepte gaiement, en riant, en chantant et en bénissant Dieu de pouvoir nous reposer à côté d'un berceau jamais vide, d'enfants qui grandissent en apprenant sur nos genoux à dire: "Notre Père qui êtes aux Cieux"... Nous saurons, maintenant bénir, en chantant, la Providence qui mûrit nos moissons; et sourire, en contemplant la clairière que nous aurons agrandie aux flancs du bois.

A la fin de la séance, Monsieur Larrieu fit chanter par toute l'assistance la gentille chanson: "La soupe aux pois." Il la fit ensuite spécialement chanter par les enfants. A la première reprise, Mme Duprat fit remarquer, au grand amusement des tout petits, qu'elle en avait "entendu deux qui ne chantaient pas." Le refrain fut repris avec une merveilleuse note de gaieté:

Venez, garçons et filles,
Manger la soupe aux pois;
Ça se mange en famille,
La bonne soupe aux pois!

M. Larrieu nous fit ensuite ses adieux, il nous dit combien la beauté de notre région l'avait merveilleusement enchanté. Il recommanda, aux enfants surtout, d'être fiers de leur région si belle, si féconde et si française aussi, et de n'avoir jamais crainte de dire bien haut qu'ils sont de St-Paul-des-Métis, et surtout, de ne jamais oublier de parler leur belle langue française.

Il ne voulut pas nous promettre absolument de revenir, il avait cependant bon envie de idre: je reviendrai avant cinquante ans, revoir la "trente-cinquième province française."

Par ces temps de troubles géographiques, il serait prématuré de décrire et fixer les limites de cette dernière venue dans la grande famille française. Elle est jeune, n'ayant point encore atteint sa quatorzième année mais M. Larrieu et ses gais compagnons, ont constaté à St-Paul-des-Métis et dans les paroisses d'alentours qu'elle a le coeur et le cerveau en bonne place. Et avant que la présente année soit écoulée, ils s'apercevront que cette benjamine française donne à ses visiteurs, une inguérissable nostalgie qui les obligera certes à revenir avant que nous ayons fauché trois moissons, bénédiction que la Providence nous a annuellement distribuée.

Nous publierons la semaine prochaine la poésie dédiée à Larrieu dont il est parlé plus haut.

A Saint-Vincent

Le 25 juillet nous avons eu l'honneur de posséder parmi nous le Trio Larrieu. Artistes émérites, ils ont intéressé notre population a un point que nous regrettons tous de ne pas avoir l'occasion d'entendre plus souvent de tels artistes. En même temps que chanteurs distingués, les membres du Trio Larrieu font, à n'en pas douter, une oeuvre des plus aptes à faire l'éducation de nos populations. En effet, c'est dans la famille, dans l'intimité du foyer que se forment les moeurs, la mentalité d'un peuple. Le Trio Larrieu nous apporte des chansons toutes de chez nous, toutes remplies de cet esprit purement français qui saura inspirer à nos enfants l'amour de la langue qui semble, hélas! ne pas assez exister de nos jours. Puissent de telles leçons de moralité que nos visiteurs nous ont apportées avoir leur répercussion dans la suite. Puissions-nous suivre les sages conseils de ces prédicateurs laïques et nous aurions déjà obtenu une grande victoire pour les luttes que nous aurons à soutenir bientôt dans cette partie de notre pays. Le petit peuple de Saint-Vincent croit avoir reçu un éducateur habile et pratique, et offre au Trio Larrieu ses plus sincères remerciements.

A Beaumont

Dimanche le 30 juillet, à 8 heures du soir, la population entière de Beaumont envahissait le grand sous-bassement de l'église pour souhaiter la bienvenue aux artistes distingués du Trio et assister à l'interprétation de ces chansons qui se chantent dans nos veillées paroissiales, grâce aux efforts constants de notre dévoué curé.

Il est très difficile de dépeindre fidèlement la joie de nos gens, leurs applaudissements effrénés après chaque chanson de M. ou de Mme Duprat. Inutile de rediré que monsieur et madame sont vraiment charmants dans leur interprétation et que tous deux chantent d'une manière charmante. Souvent nous avons pleuré et plus souvent nous avons ri aux éclats. C'est dire que nous étions remués jusqu'au fond de notre être. Je laisse à une plume plus expérimentée que la mienne le soin de décrire l'attention et l'enthousiasme qui n'ont cessé de régner pendant toute la soirée.

M. et Mme Duprat chantent; ils chantent, entendez-vous? ils chantent merveilleusement bien. Lequel des deux chante mieux? A cette question je m'empresse de répondre **que le silence est d'or** tout en entendant Marie-Yvonne me dire que les proverbes n'ont jamais convaincu personne.

Et nous qui assistions pour la quatrième fois aux concerts Larrieu, que pouvions-nous faire au milieu de ces belles montées par une voix de soprana, de ces belles descentes par une voix de baryton, sinon écouter, jouir et applaudir? A cela nous n'y avons pas manqué.

Honneur aux gens de Beaumont qui ont fait preuve d'un si grand goût artistique en écoutant, en jouissant! Une attention continuelle et assidue durant le concert; des salves d'applaudissements des "encore" à n'en plus finir; salle comble; ordre parfait, tel est le succès remporté à Beaumont par Larrieu et sa suite. Ce succès nous tenons à l'enregistrer parce que nous voulons rester ce que nous sommes; parce que, malgré notre ignorance du **Parisian French** nous voulions montrer à nos persécuteurs que nous pouvons comprendre des gens qui viennent de Paris.

Merci donc, à vous, M. Larrieu, à vous M. et Mme Duprat qui avez semé à pleines mains dans nos grandes plaines de l'Ouest le goût de la bonne chanson, de la belle chanson française, de la douce chanson du terroir. Merci, oui merci, d'avoir jeté au milieu des représentants de la noble race française la pensée et le verbe français dans les prairies du Nord-Ouest. Ah! s'il faut travailler chaque jour pour conserver notre nationalité, certes, la tournée Larrieu fait largement sa part en nous prêtant main-forte par la chanson populaire.

Que les douze recueils Larrieu trouvent place dans tous les foyers de l'Ouest et par ce moyen fassent la guerre à l'anglicisation sous toutes ses formes, ainsi qu'à tous les propagateurs de la crapuleuse chanson américaine.

—:o:—

Le coq de Jemmapes

Au sommet du côteau de Jemmapes, fièrement juché sur un obélisque, un coq, avant la guerre, commémorait la victoire française de 1792. Lorsqu'elles envahirent la Belgique, au mois d'août 1914, les armées impériales allemandes s'en prirent au coq inoffensif et, rageusement, le jetèrent à bas du monument. Au cours d'une cérémonie franco-belge, qui eut lieu le 21 mai dernier, le coq a été solennellement réinstallé sur son obélisque.

Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, M. Destrée, député et ancien ministre belge, précisa, dans les termes les plus heureux, la signification éminemment pacifique de cette restauration. Il protesta avec indignation contre la réputation d'impérialisme et de bellicisme que l'on fait si injustement au peuple français: "Une nation qui pleure un million et demi de morts n'aspire pas à la guerre, dit-il. Une nation qui recouvre l'intégrité de son territoire — et la France l'a recouvré pleine et entière en retrouvant l'Alsace-Lorraine — n'a plus de raison de guerre. Une nation ravagée si cruellement n'a d'autre désir que sa reconstruction. Et à ceux qui lui reprochent de conserver un appareil militaire important, conclut M. Destrée, je réponds: donnez-lui la sécurité, et elle désarmera."

C'est vrai: la France s'impose encore de lourds sacrifices pour conserver une armée puissante. Mais, en vérité, croit-on que ce soit pour son plaisir, ou en vue de servir d'obscurs et inquiétants desseins? Avant 1914, la France avait une "raison de guerre" puisque l'Alsace-Lorraine lui avait été arrachée par la force, contre le voeu formel et réitéré de ses habitants. Mais cette juste raison, la France était trop pacifique pour la faire valoir. Son peuple n'eût jamais osé même penser à provoquer une guerre de revanche. Il a fallu que l'impérialisme allemand déclenchât le monstrueux conflit pour qu'elle s'employât, de tout son héroïsme, de toute sa ténacité, à tirer le bien du pire mal, — je veux dire à faire sortir au moins du cataclysme sanglant, la réparation du droit outragé en 1871.

Comment donc un peuple qui répudiait la guerre, même au temps où il aurait eu quelque motif de la faire, serait-il belliqueux aujourd'hui, alors que toute "raison de guerre" a disparu pour lui? La vérité est, comme le disait M. Destrée, qu'il est contraint de demeurer armé parce qu'il veut sa "sécurité," et qu'il ne l'a pas encore.

Mais qui eût pu la lui garantir, cette sécurité?... La Société des Nations, évidemment, si elle avait été assez forte et assez armée elle-même pour être en mesure de faire respecter l'ordre, la justice et la paix dans le monde. La France, il est vrai, quelques-uns de ses gouvernants, en tout cas, passent pour ne pas être très sympathiques à la Société des Nations. On oublie trop, justement, que c'est un homme d'État français, M. Léon Bougeois, président du Sénat, qui avait proposé, lors de la discussion du traité de paix, que la Société des Nations disposât d'une force de police internationale, — cette force sans laquelle les arrêts de la Société risqueront toujours de rester lettre morte.

Le point de vue français, hélas! ne prévalut pas, et la Société des Nations n'est pas encore l'organisme capable d'assurer pratiquement à chaque peuple la justice et l'indépendance auxquelles il a droit.

Le jour où cet organisme serait constitué, le désarmement général demandé par le pape Benoit XV et qu'appellent de leurs voeux ardents tous les peuples encore écrasés sous le fardeau des charges militaires, deviendrait possible. Ce jour-là, la France — on peut le croire — serait heureuse de désarmer.

Mais, jusque là, n'est-il pas, non seulement injuste, mais quelque peu cruel, de lui reprocher une armée qu'elle n'entretient que parce que l'humanité vit encore dans un état trop chaotique, trop anarchique, pour lui permettre — sans péril — de renoncer à se garder elle-même?...

X. Y. Z.

—:o:—

L'APPEL

par JEAN RENOUARD

— Comment je suis entré dans les ordres? Je puis bien vous l'apprendre, à vous, l'ami de toujours. Il existe, dans la vie, des courants profonds et secrets que nul ne soupçonne; ils circulent parfois ignorés jusqu'à la mort... parfois, au contraire par la moindre fissure ouverte dans l'écorce factice dont nous nous enveloppons, ils jaillissent, emportant tout le revêtement extérieur, toute la façade que, seuls, les autres connaissent.

C'est un de ces courants que je croyais tari qui, tout à coup, m'a submergé pour me faire flotter ensuite au fil irrésistible de son onde...

o : o

Et l'abbé Raoul Fabry me conta son histoire.

— Je n'ai pas connu mon père, vous le savez, et ma mère, très pieuse, m'éleva avec toute la douceur, mais aussi toute la rigueur chrétienne. Elle désirait me voir entrer au séminaire; je partageais ce désir; qu'aurais-je pu vouloir, d'ailleurs, de contraire à cette chère volonté?

Quand j'évoque ma jeunesse, dans un petit village provençal, je me revois servant la messe, prosterné devant l'autel; j'entends la cloche argentine au moment de l'Élévation; une odeur d'encens flotte sur mes premières années; le curé m'apprenait le latin.

Vers seize ans, je fus mis en pension dans une institution libre, à Paris, et rien ne semblait devoir s'opposer au voeu maternel, quand un visage de jeune fille, un blond visage de madone, changea brusquement le cours de mes pensées.

Je ne vous dirai rien d'elle, à quoi bon; sachez seulement qu'elle était fille de mon correspondant, que je l'aimais de toutes les forces de mon coeur, secrètement, chastement, sans lui jamais rien révéler de mes sentiments, mais avec l'espoir qu'elle devinerait cet amour et, mes études finies, consentirait à devenir ma femme.

Rêve de jeune homme, c'est vrai, mais rêve auquel je tenais passionnément et qui, au grand désespoir de ma mère, aussitôt prévenue, m'entraîna dans un sillage opposé à celui que je suivais jusqu'alors. Le monde m'attira; mon imagination ardente et longtemps tenue en bride m'y ouvrait, à l'avance, des perspectives de fortune et de gloire. Je ne songeais plus du tout à la prêtrise.

Ajourné deux fois par le Conseil de revision, j'en profitai pour pousser mes études et passai avec succès ma licence ès lettres.

Je revins alors au village natal, espérant obtenir sans peine l'adhésion de ma mère à mes projets d'avenir.

C'était en juillet 1914; l'antique diligence jaune somnolait devant la gare, sur la placette ombragée de platanes; elle dormait, bercée par l'éclatante chanson des cigales. Le soleil, comme du métal en fusion, ruisselait sur la route droite qui se perdait à l'horizon embué de lumière.

Le cocher réveilla son équipage et, vingt minutes après, avec un bruit de ferraille, de claquements de fouets et de grelots, nous arrivions au village. Comme nous passions devant la petite église, l'ombre de son clocher s'allongeait sur la route, y traçant le signe de la croix... Mon enfance venait à ma rencontre... et quand je tombai dans les bras de ma mère, je m'y trouvai si naturellement niché comme autrefois qu'il me sembla ne les avoir jamais quittés. Je n'osai rien dire de ce qui me tenait à coeur et j'attendis une occasion.

Un soir, un de ces soirs enivrants du Midi où, sous la lumière moins crue, la nature s'idéalise, assis devant notre maison modeste, ma mère et moi nous regardions, silencieux, le crépuscule gagner insensiblement; un bonheur sans mélange nous unissait; l'Angélus sonna.

— Écoute cette voix qui t'appelle, me dit ma mère, es-tu donc toujours décidé à ne pas lui répondre?

J'étais tellement repris par mes souvenirs, mes aspirations d'enfant, qu'une seconde j'hésitai. Mais le blond et lointain visage de celle que j'aimais se dessina sur le fond de mon rêve et je répondis avec fermeté:

— Oui, ma mère, ma décision n'a pas changé.

Je vis les lèvres maternelles se contracter; ce fut tout, seulement notre bonheur était rompu.

Que serait-il advenu de moi? Sans doute, au bout de peu de jours, j'aurais regagné Paris, irrité par la désapprobation muette que me révélait l'attitude maternelle; une fois à Paris, je me serais précipité chez mon correspondant et, ne pouvant plus contenir le secret de mon coeur, je lui aurais... Mais à quoi bon ces retours vers le passé?

La guerre éclata, je rejoignis mon dépôt, puis le front, et, dans la gigantesque mêlée, comme les autres, je fis mon devoir.

Je ne vous raconterai pas ma vie de fantassin, vous la connaissez par mes lettres; vous savez aussi que, seul alors, au milieu de souffrances physiques sans nom, je songeais, de plus en plus, à la fiancée que j'avais choisie et qui n'en soupçonnait toujours rien.

Que de fois, sur le coin branlant d'une table de fortune, à la lueur tremblotante d'une bougie, entre deux alertes, j'ai commencé ma lettre d'aveu... et toujours, cette lettre, je l'ai déchirée. Pourquoi?... Ah! Pourquoi? C'est que le courant mystérieux de ma vie m'entraînait à mon insu et me conduisait à cette soutane de prêtre que je porte aujourd'hui. Comment? J'y arrive!

C'était en Champagne, en 1915, avant l'offensive de septembre. Le capitaine avait, un soir, demandé un volontaire pour porter des ordres au chef d'un petit poste avancé, coupé de ses communications téléphoniques. J'étais triste, désemparé, dans une de ces heures noires où l'on ne voit plus clair en soi-même; je n'avais nul désir de me singulariser, nulle envie de jouer au héros; je me levai pourtant et j'entendis ma voix répondre: "Présent."

— C'est bien, Fabry, suivez-moi.

Je reçus l'ordre; à tout hasard j'emportai, en plus de mon bidon, un vieux fond de "gnole," et je partis. J'accomplis ma mission sans incident; le secteur était calme cette nuit-là.

Vers minuit, je revenais chargé du rapport du chef de poste; je marchais vite, subitement impressionnable et nerveux.

La pleine lune éclairait un paysage crayeux et plat, un désert blanc que les trous d'obus tachaient de cratères d'ombres et qui semblait une sorte de projection démesurément grossie de l'astre lointain.

Je suivais une sente à peine visible et j'eus bientôt l'impression que j'étais perdu. Je baignais dans une lumière laiteuse qui, insensiblement, m'aveuglait. Je me mis à courir comme un fou, fouetté par une peur irraisonnée. Où allais-je? Je n'en savais rien. Je courais, je courais toujours... je ne m'appartenais plus. A bout de souffle, le coeur en démence, j'allais, les yeux rivés au sol, halluciné par tout ce blanc, quand le sifflement d'un obus subitement m'arrêta. Je me jetai à plat ventre; j'entendis l'éclatement puis le bruissement aigu et méchant des éclats... puis ce fut à nouveau le calme, la solitude, la blancheur...

A quelque cinquante mètres de moi se dressait un bouquet d'arbres déchiquetés; je m'y réfugiai; un tronc plus haut que les autres et qui portait encore une branche allongeait sur le sol une ombre en forme de croix, et, sur cette croix, qui me rappela tout à coup, avec quelle intense émotion! celle que dessinait l'église de mon village à mon retour au foyer, un poilu gisait, sur le côté, recroquevillé, lamentable chose bleue qui respirait encore. Je me précipitai, retournai doucement le moribond. La lune éclaira un visage imberbe, dont les yeux dilatés me fixèrent avec une singulière expression d'épouvante. J'humectai ses lèvres de gnole; il eut un frémissement.

— Tu n'es plus seul maintenant, je t'aiderai... C'est l'obus de tout à l'heure?

— Oui, murmura-t-il.

— Où es-tu blessé?

Il ne répondit pas. Ayant soulevé sa capote, j'aperçus l'horrible plaie: le ventre ouvert. C'était la mort certaine et rapide; je n'avais plus qu'à assister ses derniers moments... Je passai mon bras sous sa tête et lui parlai doucement:

— Au petit jour, j'irai chercher les brancardiers; à l'hôpital, tu auras un beau lit blanc, et puis la permission de convalescence... chez toi.

Ses yeux me fixaient toujours avec une angoisse croissante. Qu'avait-il à me dire qui tourmentait ainsi son âme à l'instant de s'envoler? Oh! impuissance de l'être humain à comprendre ce qui fermente sous le front de son semblable!

Ses lèvres remuèrent enfin je me penchai vers lui et devinai ces mots:

— Confesser... prêtre...

Que se passa-t-il en moi? Quelle force irrésistible me dicta les paroles décisives? Je répondis sans hésiter:

— Rassure-toi... je suis prêtre.

Je vis alors la main du mourant esquisser un geste qui correspondait sans doute, dans sa pensée, au signe de la croix; ses yeux chavirés déjà et repliés vers l'inconnu me fixèrent à nouveau, mais radieux, illuminés, extasiés; son visage se détendit; le petit soldat bleu glissa dans la mort confiant et rassuré.

o : o

Je priai longuement devant ce frère inconnu; à ses côtés, sans m'en douter, je venais de prononcer mes voeux, car, afin de changer en vérité ce mensonge pieux fait à un mourant, j'ai laissé cer pour toujours de ma vie, j'ai revêtu la soutane et suis devenu cet abbé Fabry qui vous parle aujourd'hui, cet abbé dont le petit soldat, là-bas, croyait emporter l'image en fermant les yeux.

Jean Renouard.

—:o:—

Au Collège d'Edmonton

— Les RR. PP. Bonnet, Baron, Dubé et Payne, professeurs au collège d'Edmonton, partent cette semaine pour Montréal. Ils se rendront au scolasticat des PP. Jésuites de cette ville pour y commencer leurs études de théologie morale et dogmatique. Ces études dureront quatre ans, au moins. Au bout de la troisième année cependant, ils seront ordonnés prêtres.

— Quittent également le collège pour le Grand Séminaire, MM. les abbés Denault, A. Fmatrault et D. Vandal. Les abbés N. Burrell et H. Dandurand ont été promus aux ordres mineurs: celui-ci par S. G. Mgr l'archevêque d'Edmonton, l'autre par S. G. Mgr Prud'homme.

— Les trois élèves finissants du collège ont obtenu le grade de bacheliers ès-arts à l'Université de Québec. Tous trois sont en première catégorie.

Encore cette année nos bacheliers font honneur à leurs familles et à leur collège.

Voici leurs noms: Paul G. Duteau, Roméo Chénier, Arthur Lessard.

Prosper Bernard, élève de première année de philosophie, s'est embarqué mercredi dernier le 26 juillet avec le R. P. Bellavance pour Montréal. Vers le 15 août, il entrera au noviciat des pères Jésuites, au Sault-au-Récollet. Il y trouvera des anciens du collège d'Edmonton: Réal Lalonde et MM. Bernier et Pineau.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

SAINT-VINCENT, Alta.

Le deux juillet se célébrait chez nous la fête de notre patron national, saint Jean-Baptiste. Déjà depuis plusieurs semaines les travaux d'organisation battaient leur plein. Tous, jeunes et vieux, mettaient leur temps et leur énergie au service des organisateurs. Nos bons voisins de Therrien, malgré une distance de quatre milles et demie n'on tpas manqué de venir très nombreux fournir plusieurs journées de travail. Aussi voyions-nous ce jour-là se dresser deux magnifiques arcs de triomphe qui ont fait l'admiration de tous nos visiteurs. Les dames contribuèrent en aménageant de superbes tables qui furent très achalandées au dîner ainsi qu'au repas du soir. La température, qui avait été défavorable les jours précédents, se fit belle ce jour-là.

A onze heures, grand'messe en plein air avec sermon de circonstance par le R. P. Hamelin, curé de Saint-Edouard. Vaillant défenseur des droits de la race, le Rév. Père Hamelin, avec l'éloquence que tous lui connaissent, sut inculquer à son auditoire le grand principe: Restons français et catholiques. Immédiatement après la messe, défilèrent par nos rues onze chars allégoriques, tous magnifiquement ornés. Nous revivions à ce spectacle quelques-unes des principales scènes de l'arrivée ou de la mise en oeuvre des premiers efforts de nos colons, pionniers de l'Ouest. C'était à la fois historique et intéressant. Après cette procession qui dura près d'une heure, eut lieu le banquet, suivi, dans l'après-midi, de jeux divers, courses, partie de balle au champ, etc.

Le soir, immédiatement après le souper, des orateurs distingués dans les personnes de M. l'abbé Tessier, curé de Lafond, M. l'abbé Leduc, curé de Sainte-Lina, M. C. Deschêne, député de Battle River, MM. les avocats Lebel et Buckley, de St-Paul, adressèrent à un peuple toujours avide d'écouter de sages conseils, de vibrants discours patriotiques dont le résultat incontesté fut celui de donner à notre population une tout autre idée de l'interprétaion de la loi concernant nos écoles.

Vers 10 hrs, un joli programme dramatique, comique et musical, fut très bien exécuté par nos amateurs de Saint-Vincent. Drame en un acte: Le Poignard, de Botrel. MM. Charles Hébert, Dr. W. Desrosiers, Charles Adam, Z. Tremblay, A. St. Arnaud, S. Carillard, surent s'acquitter avec succès de leurs rôles respectifs.

"Nous divorcons," petite comédie en un acte, fut très bien rendue par Mme Parfait Martin, Melle B. Limoges, aidées du concours de MM. Charles Hébert et Séverin Carillard.

Nos enfants intéressèrent l'auditoire par l'exécution de deux numéros de gymnastique qui furent très appréciés.

En un mot, cette fête fut un succès à tous les points de vue. A tous nous devons un chaleureux merci, surtout à la population de Saint-Paul qui s'est rendue presque au complet pour nous encourager. C'est un mouvement général dont les gens de Saint-Vincent sauront se souvenir.

—:o:—

STE-ROSE-DU-LAC, Man.

Visiteurs — Depuis une quinzaine de jours, nous avons remarqué parmi les visiteurs de passage au presbytère: le R. P. Latour, C.S.V., supérieur du séminaire de Joliette, P.Q.: MM. Beauregard, curé de St-Charles, Roy, curé de Ste-Amélie; Lalonde, de Laurier; Théoret, de Dauphin; l'abbé Sabourin, directeur du petit Séminaire de St-Boniface; les révérends pères Giguère et Boutet, C. SS. R. de Ste-Anne-des-Chênes.

Les Dames de Ste-Anne — Dimanche, lundi, mardi, les dames de la paroisse, au nombre d'une centaine, suivirent les exercices du triduum préparatoire à la fête de la Bonne Sainte-Anne. Ce triduum, qui fut un succès, fut prêché par l'abbé Sabourin, directeur du petit Séminaire de St-Boniface. Le prédicateur et auteur que tout le monde connait traita d'une manière magistrale les principaux devoirs d'une mère, d'une épouse et d'une chrétienne.

A la messe toutes les retraitantes reçurent la sainte communion et le soir à 7 h. 30 se clôturaient ces pieux exercices, par la réception de cinquante-trois nouveaux membres et par l'enrôlement de 27 nouvelles approbanistes. L'acte de consécration fut lu par Mme Mary Deamon Tucker. La congrégation est bien lancée avec ses soixante-quinze membres.

Après la bénédiction du très Saint Sacrement eurent lieu les élections du premier conseil officiel de la congrégation, qui se compose comme suit: Supérieure, Mme Emile Langevin; assistantes: Mesdames François Guyot et Déline Roy; secrétaire, Mme J. H. Archambault: trésorière, Mme Joseph Allard; conseillères: Mmes Joseph Houde, E. Archambault, D. Dupras, P. Larivière; infirmières: Mmes Henri Michaud et Joseph Boiteau (deux gardes-malades diplômées); sacristines; Mmes Adolphe Guyot et Henri Michaud; directrice du chant, Mme Adolphe Guyot; organiste, Mme Z. Ithéaume.

Don généreux — Une magnifique statue de la bonne Ste-Anne, don d'un paroissien généreux et qui ne veut pas être connu, vient d'être placée à l'entrée du choeur du côté de l'épître, dans notre église. Cette statue mesure 5' 8" et a coûté $150.00. Voilà qui ajoute à la beauté de notre temple et qui va aider à développer chez nous la dévotion envers la bonne Sainte-Anne.

Fête nationale française — La fête nationale de France fut célébrée ici cette année avec beaucoup d'éclat. Il y eut messe le matin, parade l'après-midi avec chars allégoriques superbes. Puis des courses et des sports divers et enfin le soir, dans la salle de l'école, une très jolie séance fut jouée avec succès.

Fête champêtre — Dimanche dernier la petite fête champêtre organisée ou plutôt improvisée par un comité de dames de la paroisse, fut bien réussie. Au sortir des vêpres on se rendit sur le terrain de l'église où un bon nombre de paroissiens prirent le souper et le reste de la veillée se passa "en famille." On s'amusa, on rit et on chanta. La crème à la glace, préparée par les dames, disparut bien vite comme toutes les autres douceurs et enfin on termina cette fête par un petit programme musical auquel ont bien aimablement prêté leur concours les personnes suivantes: M. et Mme Docteur Gosselin, F. Staes, Henriette Sabrun et M. Cognacq. Le dernier numéro au programme fut l'exécution des chants canadiens par la foule, dont le dernier fut "O Canada, terre de nos aïeux." Tous se retirèrent au milieu des cris de joie et laissant une somme assez rondelette au trésor.

Retraite ecclésiastique — M. le curé et M. le vicaire, se joignant à leurs confrères de Dauphin, de Toutes-Aides, de Laurier et de Ste-Amélie, sont partis pour Winnipeg assister à la retraite annuelle du clergé. Ils seront de retour samedi le 12 de ce mois.

Visiteur distingué — M. le curé Desmarais, de Toutes-Aides, est venu à Ste-Rose, ces jours derniers pour rencontrer son frère, l'abbé Desmarais, chapelain des Soeurs de la Charité de Nicolet depuis sept ans. Ce bon abbé, qui fut l'hôte de notre curé, doit visiter des parents dans le Manitoba et dans l'Ouest canadien. Il se rendra même dans le Washington, où il a des connaissances et des parents à North Yakima, à Takoma et à Moxee City.

Les Enfants de Marie — Le conseil des Enfants de Marie tint une réunion spéciale au presbytère, sous la présidence de M. le curé. Il y fut décidé de faire une campagne dans la paroisse pour recruter de nouveaux membres afin de remplacer celles qui ont quitté leurs rangs, soit pour se marier, soit pour aller habiter ailleurs. Cette congrégation fonctionne à merveille. Il y aura un triduum prêché à la fin d'août en préparation à la fête de Ste-Rose-de-Lima, patronne de la paroisse et second titulaire de la confrérie. Ce triduum se terminera par une réception de toutes les approbanistes, qui porteront en ce jour leur nouveau costume.

—:o:—

LAFOND, Alta.

C'est avec un bien grand émoi, que les paroissiens de Lafond ont appris le malheur qui frappait leur bon curé par la mort prématurée de son bien-aimé père, M. Oscar Tessier, d'Edmonton. Depuis que son fils, M. l'abbé E. Tessier, est curé de notre paroisse, il a su par ses brillantes qualités et ses grandes vertus, capter l'admiration et le sincère attachement de tous ses paroissiens. C'est pourquoi je me fais sans crainte l'interprète de la paroisse entière, pour lui dire que nous compatissons de tout coeur à son malheur.

Malgré que la plupart des gens ne connaissent pas personnellement le regretté défunt, il nous avait été facile de le juger par son fils. On dit ordinairement: tel père, tel fils. Après avoir connu ce dernier, nous pouvons facilement dire qu'un père qui donne un tel fils à sa patrie, mérite à sa mort l'éternel regret, non seulement des siens, mais de tous ses concitoyens. D'ailleurs, n'était-il pas l'un des membres de cette phalange de Canadiens français instruits et pleins de distinction qui sont venus dans l'Ouest comme marqués du doigt de la Providence, afin d'apprendre aux races étrangères qui habitent le pays à ne pas oublier qu'elles auront toujours à compter avec la race française en Amérique, comme les peuples des vieux continents l'ont appris pour la France, notre mère patrie.

C'est le coeur navré que nous disons à notre curé qu'il n'est pas seul dans la dure épreuve qu'il traverse. Il a su se créer parmi nous de vraies et solides amitiés qui lui demandent de partager sa peine et lui offrent les plus sympathiques condoléances ainsi qu'à sa famille, particulièrement à sa bonne mère, que tous nous avons connue dans les visites qu'elle faisait à son fils. Nous espérons la revoir bientôt ici pour lui redire de vive voix ce que nous jetons à la hâte sur le papier.

Un abonné de Lafond.

—:o:—

PERIGORD, Sask.

— A son retour de la retraite à Prince-Albert, notre bon curé M. l'abbé Morneau, nous a appris que Monseigneur Prud'homme visitera notre paroisse le 10 septembre prochain. Nous avons tous hâte de saluer notre nouvel évêque, que nous n'avons pas eu le bonheur de connaître encore.

— Nous sommes heureux de saluer MM. Gaspard et René Chartrand, de retour parmi nous avec leurs familles. Nous ayant quittés il y a environ un an pour s'établir au Manitoba, ils nous reviennent bien persuadés que Périgord est un centre aussi bon qu'ils puissent désirer.

— M. René Chartrand s'est porté acquéreur de la terre de M. Armand Leblanc.

— C'est avec regret que nous apprenons la démission de M. Jean Villeneuve comme juge de paix. Durant les huit ou neuf ans qu'il a occupé ce poste, M. Villeneuve a su se faire estimer de tous, tant pour son impartialité que pour les nombreux services rendus.

Baptêmes — Le 23 juillet, Marie-Anne-Rita, enfant de Adélard Lemaire et Marie Laure Lanthier. Parrain et marraine, M. et Mme Henri Lemaire.

— Le 28 juillet, Marie-Florence, enfant de Léonide Letestu et Albina Lapien. Parrain et marraine, Arthur Favreau et Eugénie Lupien, de Providence, R. I., représentés par Adélard Lupien et Mme Jos. Lupien.

LAFLECHE, Sask.

La bénédiction de la première pierre de l'église a eu lieu le 30 juillet. Le R. P. Magnan, supérieur du collège de Gravelbourg, délégué de Mgr l'Archevêque, a procédé à la bénédiction de l'emplacement de l'autel, de la première pierre et des fondations.

M. l'abbé Belcourt, J. C. D., sulpicien, professeur au grand séminaire de Montréal, nous a donné un magnifique sermon dans les deux langues.

La fanfare de Laflèche a fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire à cette occasion. Après la bénédiction par le clergé, chacun des paroissiens a défilé devant la pierre nouvellement posée et, recevant d'une enfant de Marie un joli marteau enguirlandé, en a frappé la mémorable pierre en faisant son offrande. Ensuite on signait son nom sur des parchemins qui ont été aussitôt murés à côté de la première pierre et qui porteront aux générations futures le souvenir des premiers paroissiens.

C'est avec un recueillement et un ordre admirable que toute cette belle cérémonie s'est déroulée, et c'est avec satisfaction que nous avons appris que les offrandes étaient de $200.00 en ce jour.

Un pique-nique à la rivière suivit, sous la direction de l'A. C. F. C., où se rendirent une trentaine d'automobiles bien remplies, et où eurent lieu divers courses et jeux, avec prix.

La fanfare nous faisait entendre de jolis concerts sous bois.

La journée se termina par un magnifique banquet à l'Hôtel Européen.

A quand le jour de la bénédiction de l'église? Elle progresse rapidement. La plupart des briques sont posées, on espère faire de grandioses fêtes à l'ocasion de l'ouverture, et on annonce dès maintenant une convention régionale de l'A. C. F. C. à Laflèche en octobre.

— Depuis quelque temps les jeunes candidats de l'entrée lisaient soigneusement les journaux. Il s'agissait d'y trouver leurs noms, parmi les noms des heureux qui avaient réussi à l'examen. Notre couvent avait présenté plusieurs élèves qui ont réussi presque tous avec les honneurs. Ce sont: Melles Jeannette Arcourd, Emma Pélissier, Amélie Hébert, Bernadette Morin, Marie-Reine Morin, Yvonne Gagnon.

Nos félicitations aux lauréats et surtout à leurs excellentes maîtresses, les Révérendes Soeurs Filles de la Croix.

— Le 29 avait lieu le service de M. Jean Martin, décédé après une longue maladie.

Le service de première classe fut chanté par M. le curé Dubois, assisté de M. Laux comme diacre et de M. Belcourt comme sous-diacre. Nos condoléances aux familles Martin et Desmarais.

— Onze enfants de notre couvent ont passé leur examen d'entrée et ont tous réussi.

Ce sont: Melles Jeannette Arcand, Thérésa Corkery, Yvonne Gagnon, Amélia Hébert, Bernadette Morin, Marie-Reine Morin, Cora McClelland, Jeanne McClelland, Emma Pélissier et MM. René Gagnon et Léon Perrey.

Nos félicitations aux heureux lauréats et surtout à leurs dévouées maîtresses, les Révdes Soeurs de la Croix.

— Le Trio Larrieu donnera une soirée le 15 août à 8 h. du soir, au théâtre de Laflèche.

—:o:—

DOMREMY, Sask.

— Holly Richie et Alice Benoit de ce village sont fiers d'apprendre qu'ils ont passé leur 8ème grade aux derniers examens.

— Un pénible accident est arrivé dimanche dernier à Mme Jean Beaudais (père); en descendant de voiture elle tomba et se cassa un poignet; de plus, la voiture lui heurta un côté et lui fit une large blessure. Le docteur Longault, de Wakaw, lui prodigua ses soins, mais Mme Beaudais sera obligée de prendre un repos de quelques semaines.

Pour cette raison ont dû être retardées les noces d'or de M. et Mme Jean Beaudais, qui devaient avoir lieu le samedi 5 août.

— M. T. Carbury, qui tient un restaurant, a amélioré son petit magasin en y posant une belle vitrine, cela prouve que tout va bien.

— Plusieurs marchands de chevaux sont arrivés avec de beaux chevaux. Il y en a pour tous les goûts.

— M. Aimé Demers, opéré pour l'appendicite lundi dernier, est maintenant en bonne voie de guérison.

— Domremy a un nouveau barbier; espérons qu'il fera de bonnes affaires ici.

— Domremy a remporté le second prix, mercredi dernier, pour le jeu de balle. Honneur aux joueurs!

—:o:—

La science a ses lois et aussi ses modes, les unes permanentes comme la vérité, les autres immobiles et périlleuses comme un mal de l'imagination.

L'homme trouve plus de bonheur à former ses désirs qu'à les réaliser.

HOEY, Sask.

— Samedi dernier nous avons eu la visite du cercle de l'A. C. F. C. de St-Jean-Baptiste de Carlton, qui nous a donné un joli programme dramatique et comique agrémenté de chansons et de déclamations pendant les entr'actes. L'assistance était nombreuse quoique la température fût bien incertaine et nous avons passé ensemble une agréable soirée.

— La banque d'Hochelaga vient de louer la maison de M. Laplante, qui s'en va demeurer à Debden à l'automne. On est à faire à l'intérieur de cette maison les réparations nécessaires pour y installer les bureaux de la banque. Le déménagement se fera sous peu.

— M. Joseph Bedon, propriétaire de l'écurie de louage et agent de la Cie d'huile British America, vient d'installer ses bureaux rue Principale.

— La dernière construction dont se glorifie notre village est le joli petit garage que M. Halle, gérant de la banque d'Hochelaga, vient de faire ériger sur le lot de la banque, rue Principale.

— M. Lambert, autrefois d'Albertville, vient d'ouvrir un salon de coiffure dans l'établissement Neefs.

— L'orage de mercredi dernier a fait un peu de dégâts à Hoey. La foudre a touché notre nouvel élévateur et l'a légèrement endommagé, et le vent a déplacé le toit de l'établissement Labonté et brisé les grandes vitres de la façade de la charcuterie Joubert et fils.

— La réouverture des classes a eu lieu la semaine dernière à l'école du village. Il y a 35 enfants inscrits au registre, et, comme il y a environ 30 enfants en-dessous de l'âge scolaire dans le district, tout indique qu'avant bien des années une nouvelle classe devra s'ajouter à notre école pour fournir à nos enfants une excellente instruction primaire et une partie au moins de l'enseignement secondaire.

—:o:—

WILLOW BUNCH, Sask.

A une assemblée des Chevaliers de Colomb de Willow Bunch le 3 août 1922, il est proposé par Frère N. R. Parkes, secondé par Frère Victor Tessier, que les Frères Chevaliers de Willow Bunch désirent offrir leurs sympathies au Frère J. A. Ménard, curé de Verwood, dans le deuil qui le frappe par la mort de son vénéré père, et décident d'assister en nombre, aux funérailles.

Proposé par Frère M. A. Noël, et, secondé par Frère D. A. Boucher, que copie de cette résolution soit adressée au Frère J. A. Ménard, curé, et aux journaux "Le Patriote," et à la "Verwood Gazette," avec prière de reproduire.

Pour les Chevaliers,
P. H. Lavallée, M. D. Sec.

Il nous faut, à notre grand regret, renvoyer la correspondance de Willow Bunch à la semaine prochaine.

—:o:—

HARRIS, Sask.

— La récolte va être très minime: il faut espérer que le bon Dieu va nous envoyer de la pluie pour conserver le peu qui reste.

Voyage — M. Z. Fortin ainsi que son épouse, accompagné de son frère, M. Fred. Fortin, sont revenu la semaine dernière d'une promenade. Ils ont visité leurs amis et parents à Duck Lake; ils sont bien enchantés de leur promenade d'auto.

— Le catéchime de première communion va commencer dans le mois d'août.

— M. E. Champeau a eu la visite de sa nièce, Mme Champeau, de Montréal.

— Mme Z. Lecours doit retourner, rejoindre son mari à Winnipeg dans quelques jours.

— M. Marcotte ainsi que sa famille doit retourner à St-Hyacinthe dans quelques semaines.

BILLIMUN, Sask.

— Nous annonçons à regret que Melles Anna et Edesse Gauthier doivent nous quitter sous peu.

Malgré leur court séjour parmi nous elles jouissaient déjà de l'estime de tous; leur absence restera surtout marquée chez les jeunes, ainsi qu'au choeur de chant où leur concours fut très apprécié. Melle Edesse, quoique débutante dans sa profession, avait déjà conquis la confiance et l'affection de tous ses élèves et sera certainement regrettée dans la classe. Nous leur souhaitons bon voyage et leur disons au revoir et non adieu, car, nous espérons qu'elles reviendront encore nous voir.

— M. et Mme Brière doivent revenir sous peu de leur promenade de l'Est; ils en sont enchantés et nous raconteront de vive voix bientôt ce beau voyage.

— M. et Mme Raphaël Descoteaux font part à leurs amis de la naissance d'un fils. Nos félicitations.

— Melle Anne Descoteaux, de Meyronne, est en promenade chez ses parents.

— M. François Brière, ainsi que ses nièces Melles Carière et Anne Colleaux, étaient de passage chez leurs frères et oncles dimanche dernier.

— Plusieurs jeunes de Ponteix sont venus faire une courte visite chez leurs anciens amis M. et Mme René Brière.

— M. Clovis Brière a fait l'acquisition d'un bel auto et nous constatons avec plaisir qu'il n'est pas seul à bénéficier de ses promenades.

— Nous aurons la messe le 7 août et ensuite tous les jours jusqu'au dimanche 13. Ce jour-là sera la première communion des enfants. La messe sera tous les jours à 10 heures et demie.

—:o:—

BEAUMONT, Alta.

Mercredi le 2 courant toute la paroisse en liesse. C'est la tournée de confirmation de Sa Grandeur Monseigneur O'Leary, archevêque d'Edmonton. Le village est en fête; les maisons sont pavoisées. L'église est parée de ses plus beaux ornements. Les travaux sont suspendus, car tous veulent souhaiter la bienvenue au premier pasteur du diocèse; tous se souviennent des belles manifestations de foi catholique qui accompagnaient l'évêque lorsque nous étions dans la bonne province de Québec. La grand'messe solennelle fut célébrée par notre digne curé en présence de l'évêque qui assistait au trône, ayant à ses côtés les RR. PP. Hétu et O'Reilly. Les PP. Lepage et Mongé remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre. M. l'abbé Burrell-Blanchard était maître de cérémonies. On remarquait au choeur les FF Scholastiques Falhmann et Hébert O.M.I. Après la messe, M. le curé souhaita la bienvenue à Monseigneur qui répondit en français en termes appropriés. Ensuite Sa Grandeur commença par interroger les enfants qui devaient être confirmés. Au nombre de quarante-deux ils se sont avancés accompagnés de leurs parrains et marraines pour recevoir le sacrement qui fait parfait chrétien et soldat de Jésus Christ. Monseigneur retourna à Edmonton dans l'après-midi.

— Au concert Larrieu, il nous fut raconté une charmante petite histoire. La voici: Un jour, dans notre Ouest canadien, on a voulu faire de cette masse hérétogène un tout anglo-saxon. Alors on alla chercher une grande marmite où l'on mit bouillir des Irlandais, des Ecossais, des Canadiens, des Polonais, des Russes, des Galiciens, des Juifs, des Espagnols, des Turcs, des Italiens et pour donner plus de couleur au jus une poignée de Nègres et de Chinois. Après quarante ans on voulut se rendre compte du changement et voir si le tout était bien mélangé à la manière anglo-saxonne. Tout était cuit, bouilli, haché et en sauce alléchante. Fier de son succès dépareillé, l'anglo-saxon se mit à brasser ce ragoût avec une grande cuiller. Mais, chose étonnante, la cuiller frappe quelque chose de dur. Alors on met à jour ce morceau rebelle à l'assimilation anglaise, ce morceau coriace qui a résisté à l'action de la chaleur et du temps. On regarde, on touche, ô surprise! l'anglo-saxon vient de reconnaître que ce morceau n'est pas autre chose que le Canadien français... Puisque ce révolté ne veut pas se fondre avec les autres, vocifère le fils de la fière Albion, on va l'avaler tout cru. Mais Baptiste, qui n'est pas un fou se laisse saisir et lorsque l'anglais est sur le point de l'avaler, il se met en travers dans la bouche de l'envahisseur, et malgré les efforts, malgré les menaces, malgré les caresses, Baptiste demeure dans sa position. Mes amis, dit Larrieu, j'ai un conseil à vous donner, ne vous laissez pas engober et tenez-vous en travers tout le temps.

Merci, Larrieu, merci de votre leçon. Nous y penserons, surtout dans les jours sombres que l'avenir nous réserve.

Tout ce qui s'élève semble à la plupart des hommes, qui sont logiques et simples, monter par une force active et personnelle. Leur oeil respectueux distingue mal à ces hauteurs et prend parfois pour des aigles, portés aux nues par de puissantes ailes, les cerfs-volants dont l'ascension n'exige qu'un peu de vent et beaucoup de ficelle.

Le suffrage universel est la source torrentielle du pouvoir; ne pas la faire sortir de terre était facile, qu'elle y rentre est impossible; mais il faut épurer la source de sa boue.

La bonne politique ne se laisse pas détourner des intérêts par des souvenirs.

EN FAMILLE



TRANSPARENCES

Il est des jours si purs, calmes et transparents,
Qu'on voit au fond de l'air la nudité des choses.
La plaine est plus prochaine et le jardin plus grand,
Tout le sang de la vie afflue au coeur des roses.
Par la cage soudain ouverte du clocher,
L'heure fuit, et longtemps chante dans la campagne.
Il semble qu'on pourrait, avec le doigt, toucher
Et caresser la courbe heureuse des montagnes
Tant les lignes du sol se fondent sous le ciel.
Le soleil ruisselait sur les meules vermeilles,
Tel de lointains ruchers, coule un rayon de miel,
Au fond de chaque fleur éclôt un chant d'abeille.
Sur la branche plus lourde à l'approche du soir,
Détachant sur l'azur la pourpre et l'or des feuilles,
Le fruit pèse plus bas pour que la main le cueille.
Ainsi vers notre main se penche tout l'espoir.
Au bruit d'un pas qui vient tout le bonheur se lève.
Chaque geste au désir ouvre un chemin de rêve.
Dans un seul souvenir tout un passé renait.
L'amour, dans un soupir, dévoile son secret.
Sur l'aile d'un seul mot toute l'âme s'élance,
Et parfois, affleurant au pur miroir des yeux,
Transparents comme l'air, profonds comme les cieux,
Les coeurs plus rapprochés parlent dans le silence.

Charles Nodier.

ÉVANGILE

Le dixième Dimanche après la Pentecôte

S. Luc, XVIII.

EN ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui, présumant de leur propre justice, mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres: Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était Pharisien, et l'autre Publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même: Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce Publicain. Je jeûne deux fois par semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le Publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais se frappait la poitrine en disant: Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

La chambre nuptiale

Mon coeur battait quand je descendis de voiture à la porte d'Henri. J'allais le revoir après quinze ans d'absence. Nous avions été compagnons de marche et de cavalcades, compagnons de clairs de lune et de levers de soleil, compagnons de fêtes, de lectures, de rêveries, d'opinions, de chimères; enfin compagnons de vingt ans. Nous nous étions assis à la même table, la dernière fois, pour le festin de ses noces; et le lendemain, au milieu de cette grande fête de sa vie, je lui avais dit adieu. Dérobant une heure à sa joie, il était venu me reconduire seul, bien loin, ne pouvant me quitter, ni cesser de me parler de son bonheur. Je l'avais laissé l'homme le plus heureux du monde, au comble de ses voeux, bien établi, plein de confiance, plein de projets. Il ne songeait qu'à parer sa femme, qu'à embellir sa maison, qu'à planter son jardin. Je verrais comme ses enfants seraient bien élevés, il me les amènerait, je serais parrain du second, tout au moins du troisième... Depuis quinze ans, nous ne nous étions point revus; depuis cinq ans, à peine nous étions-nous écrit.

Cependant, je n'ignorais pas qu'il avait prospéré, que sa vie était paisible, qu'il m'aimait toujours. Je savais, et j'en étais encore plus charmé, qu'il connaissait et qu'il aimait Dieu, et que je retrouvais dans l'ami de ma jeunesse un bon chrétien, un fervent catholique, un frère.

Sa maison était celle où je l'avais laissé. Il l'habitait depuis le jour de son mariage. Que de visites nous y avions faites avant ce jour, que de conseils et de délibérations entre nous, pour la rendre digne de la souveraine qu'on y attendait! Une vieille servante m'ouvrit:

"Quoi! c'est vous, Monsieur!", reprit-elle.

"Quoi! Madelon, c'est vous," m'écriai-je à mon tour. "Avez-vous été malade, ma chère?"

"Ah!" poursuivit Madelon, "j'ai fait la maladie de tout le monde; et j'ai quinze ans de plus qu'il y a quinze ans. Je suis arrivée de quarante-cinq à soixante, toujours sur mes jambes... Mais ne vous inquiétez pas, je sais encore faire la galette de sarrazin."

C'était son grand talent, que nous avions souvent célébré. Je lui promis mon appétit d'autrefois.

"Et Henri, comment va-t-il? — Il va bien, Monsieur, il a fait comme vous; il a oublié de vieillir. Qu'il sera content de vous voir! Il ne manque pas de parler de vous quand je lui sers quelque chose que vous aimiez. Venez: il est là-haut, avec Madame, dans la chambre nuptiale comme vous disiez. ...Etiez-vous gai dans ce temps-là, Monsieur? vous avez tout de même l'air plus rassis!"

Madelon avait toujours trouvé quelque chose de très plaisant à ce mot de chambre nuptiale. Elle n'était pas parvenue sans peine à le prononcer correctement, et depuis quinze ans elle continuait d'en rire, sans savoir pourquoi.

"Quelle drôle de chose, Monsieur," poursuivit la bonne créature, en s'arrêtant pour reprendre haleine sur les marches de cet escalier, qu'autrefois elle franchissait quatre à quatre comme nous; quelle drôle de chose, c'est la jeunesse, pour avoir comme ça des mots et des idées qui font rire! En disiez-vous, avec M. Henri! Il y en a qui me reviennent et qui me dérident encore. Peut-être que ce ne serait pas de même aujourd'hui. Vous ne le diriez plus, ou je n'en rirais plus. La peine nous arrive de tant de côtés dans la vie de ce monde! Le souci finit par faire son nid en dedans de nous, et nous restons tristes, même sans sujet de chagrin. Ca se prend à tout le tempérament, Monsieur; et j'ai peur que vous n'aimiez plus mes galettes."

La marche de Madelon s'accordait trop avec sa philosophie pour que l'une et l'autre ne fissent pas sur moi une certaine impression. Je me trouvai vieux tout à coup, dans cette maison et sur cet escalier, où je me souvenais d'avoir été si jeune. Là, j'avais senti mes jarrets plus souples, mon coeur plus allègre. Madelon me mettait quinze ans sur les épaules.

J'entrai sans me faire annoncer dans la chambre bleue. Henri me sauta au cou. C'était toujours lui; c'était cet oeil pétillant, ce coeur vif que j'avais tant aimé. Le moment d'après, il me sembla que je ne le reconnaissais plus. Sa taille svelte et droite s'était épaissie et courbée; sa parole si rapide était devenue lente; le temps avait fait son sillon sur ce front dégarni de son abondante chevelure; front paisible autrefois, et maintenant grave. Plus de flamme de gaieté, dans ces yeux, qui désormais avaient trop regardé la vie. Je me rappelai qu'Henri, jadis, se plaignait de ne pouvoir dompter au fond de son âme l'opiniâtre sentiment du ridicule. — "J'ai trop envie de rire, disait-il; j'ai un démon qui me fait remarquer les grimaces des gens qui pleurent, même quand je les aime et quand je les plains." Ah! je n'eus pas besoin de lui demander son histoire pour savoir qu'il avait pleuré à son tour, que ce sentiment de l'ironie était dompté, cette flamme du rire à jamais éteinte.

La femme d'Henri m'avait moins vu. Elle ne put pas, sans un petit effort, se rappeler ma figure et mon nom. Et moi, partout ailleurs, je lui aurais parlé sans la reconnaitre. Dans ma mémoire, c'était la fée de la jeunesse vêtue de gaze, couronnée de fleurs, abordant la réalité, le sourire aux lèvres par les chemins verts du printemps. Un coeur que rien n'a froissé, des regards qui n'ont vu rien de triste, un esprit qui n'a point conçu d'alarmes, des oreilles qui n'ont entendu que de douces paroles, des mains qui n'ont porté que des bouquets; tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la vie! Ainsi elle m'était apparue le jour de son mariage, chrétienne, femme, enfant tout ensemble, harmonie de beauté, de foi, d'amour, de candeur; sérieuse parce qu'elle croyait, heureuse parce qu'elle aimait, radieuse parce qu'elle ignorait... Après quinze ans, c'était une épouse vieillie aux soucis du ménage, une fille en deuil de sa mère, une mère en deuil de ses enfants. Sur son visage pâli, le torrent des larmes avait creusé plus profonde la trace des années; dans son coeur soumis à la croix, elle étouffait l'inconsolable sanglot de Rachel. Je me rappelai que nous l'appelions: Stella Matutina. — Maintenant, pensai-je, c'est: Mater dolorosa, qu'il faudrait dire.

Et dans ce moment, mes yeux qui parcouraient la chambre bleue et qui ne la reconnaissaient plus, s'arrêtèrent sur une image de la Mère de douleurs, au coeur percé de sept glaives.

Henri pria sa femme d'aller chercher ses enfants, qu'il voulait me montrer. J'avais achevé l'examen de la chambre bleue.

"Je ne retrouve ici," dis-je à mon ami, quand nous fumes seuls, "que ton visage et ton coeur. Nous avions fait de cette chambre un musée qui n'est pas celui que je vois."

Le goût de l'esprit, me répondit-il avait arrangé cette ancienne décoration; peu à peu elle a été remplacée par le goût et les besoins du coeur, par la prière, par le souvenir. Ni toi, ni moi n'avions songé au Cricifix: le voilà. A l'endroit qu'il occupe se trouvait, si tu t'en souviens, la Diane chasseresse: elle nous aurait moins consolés, quand la mort est venue allumer ici ses flambeaux! J'ai donné à ma femme cette image de Marie au pied de la croix, et elle a remplacé je ne sais quelle gravure poétique, après la mort de notre premier enfant. Ce dessin, au-dessus de la toilette, où était la grande fête de Watteau, représente la tombe de mon père dans le cimetière de son village; c'est par là que j'ai commencé de bâtir, et les cyprès, qui entourent l'édifice sont les premiers arbres que j'ai plantés. A côté est le portrait de la mère de ma femme; elle est morte dans cette chambre, que nous seuls pouvons habiter désormais. Ces autres portraits sont maintenant ce qui nous reste de presque tous les êtres chers qui nous ont élevés, qui ont travaillé et souffert pour nous, et si tendrement pris soin de notre bonheur. Cet ange qui s'envole au ciel est le second enfant que Dieu nous a repris, notre chère petite Thérèse. Nous l'avons perdue, l'année dernière, à six ans. Elle s'est écriée: "Dieu! où est Dieu! Je veux aller à Dieu!" et elle a emporté les derniers jours heureux de sa mère."

Les yeux d'Henri se remplirent de larmes. Troublé moi-même, je promenai silencieusement mes regards sur tous ces souvenirs funèbres. Mon ami comprit ma pensée.

"Oui, frère Louis," me dit-il en me serrant la main, "voilà ce que devient une chambre nuptiale: au bout de quelques années, c'est un mémorial de deuil, écrit du doigt de la mort.

"Mais," ajouta-t-il, "grâce au Christ éternel, ni l'infamie, ni l'aversion, ni le désespoir ne sont entrés ici; et j'ai pu voir que la douleur était comme un envoyé de miséricorde qui venait accroître la confiance, l'amour et la paix."

Louis Veuillot.

—:o:—

Le rêve de bébé

Chut! parlez bas; dans son berceau,
Près duquel bonne maman veille,
Insouciant comme l'oiseau,
Bébé sommeille.

Le jour, il est bien turbulent,
Mais, la nuit, bouche demi-close,
Sur un petit oreiller blanc,
Bébé repose.

Là-bas, dans le firmament bleu,
De beaux anges montent la garde;
Ils portent des torches de feu,
Bébé regarde.

Robe blanche et ceinture d'or;
Dans leurs yeux s'allume un sourire,
Où vont-ils prendre leur essor?
Bébé soupire.

Soudain les étoiles ont lui.
Oh! que la vue en est jolie!
Il en voudrait une pour lui,
Bébé supplie.

Son bras se tend, hélas! en vain.
Quoi qu'il désire et quoi qu'il tâche,
Le ciel est plus haut que sa main,
Bébé se fâche.

Et puis tout change... désespoir!
C'est un géant aux cris d'orfraie.
Son oeil est dur, son manteau noir,
Bébé s'effraie.

Et l'homme s'approche avec bruit,
Veut le prendre par sa menotte.
On va l'emporter dans la nuit,
Bébé sanglote.

Oui, mais bonne mère a couru:
Bébé bientôt se pâme d'aise;
Le géant noir a disparu,
Bébé s'apaise.

Le rêve a passé, sans effort.
Maman est là comme la veille.
Sous un baiser un peu plus fort,
Bébé s'éveille.

L. Isambert.

—:o:—

RECETTES

Pour conserver les tomates

Choisissez des tomates petites et fraîchement cueillies. Plongez-les dans de l'eau bouillante pendant deux minutes. Ensuite plongez-les dans de l'eau froide et pelez. Si les tomates sont très grosses, il sera préférable de les couper en quarts. Passez-les avec soin dans des jarres stérilisées. N'ajoutez pas d'eau, mais faites cuire des tomates assez pour remplir les jarres avec le jus passé au tamis. Secouez un peu les jarres pour que les espaces entre les tomates soient bien remplies avec le jus. Mettez les couvercles sans les cacheter, mettez dans la bouilloire juste assez d'eau chaude pour laisser le haut des jarres en dehors. Couvrez la bouilloire et quand l'eau bout bien, laissez stériliser vingt-deux minutes. Enlevez les jarres, attachez les couvercles solidement et mettez au froid en faisant bien attention pour que l'air ne puisse pas entrer dans les jarres. Ces tomates ainsi conservées sont bonnes pour manger en tranches ou en salade.

Sirop de framboises

Quatre pintes de framboises mûres pour une pinte de vinaigre blanc, laissez tremper quatre jours, puis coulez. Pour chaque chopine de jus, ajoutez une livre de sucre. Faites bouillir vingt minutes et puis mettez-les en bouteilles et gardez-les dans un endroit sec et frais.

Le Coin des Enfants

Premiers voyages de Champlain en France

Pour être protégé, en France, par des compagnies qui fourniraient les fonds, les provisions et même les hommes nécessaires à la nouvelle colonie, M. de Champlain dut traverser l'Océan plusieurs fois. De l'année 1609 à 1613, il se rendit en France chaque fois. Il y allait à l'automne, revenait au printemps et, durant l'été, il faisait des explorations à l'intérieur du Canada. Dans l'été de 1611, il conçut le projet de bâtir un fort au-dessous du sault Saint-Louis. Il trouva un endroit favorable, au lieu même où, trente ans plus tard, la ville de Montréal devait être fondée. Il nomma ce lieu Place-Royale.

Lors de son quatrième voyage en France Champlain se rendit à Fontainebleau où était alors le jeune roi Louis XIII ainsi que le prince de Condé. Il leur fit agréer le projet de former une nouvelle société, dite "Compagnie de Rouen," dont les ressources permettraient de poursuivre les entreprises déjà commencées à Québec. Cette compagnie, constituée pour onze années, fut approuvée par le prince et par le roi.

Au printemps de 1615, il revint au Canada, conduisant avec lui des religieux récollets franciscains, nommément les PP. Denis Janay, Jean Dolbeau, Joseph le Caron et le Fr. Pacifique du Plessis. Le père Dolbeau s'occupa immédiatement de l'érection d'une petite chapelle à la basse ville, à Québec, sur l'emplacement actuel de l'église de Notre-Dame des Victoires La première messe y fut célébrée, au son de l'artillerie le 25 juin 1615.

Au printemps de 1617, Champlain amena de France quelques excellents colons, entre autres, Louis Hébert et toute sa famille. Celui-ci se mit à l'oeuvre et défricha dix arpents, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la haute ville de Québec. Dans l'hiver suivant, pendant l'absence de Champlain les sauvages se révoltèrent. Ils commencèrent par tuer deux Français à coup de hache. Puis, se rassemblant à Trois-Rivières, ils tinrent un grand conseil. Là, ils décidèrent d'égorger tous les Français de Québec. Heureusement le frère Pacifique du Plessis eut vent du complot et en avertit sans retard tous les intéressés. Se voyant découverts, les sauvages recoururent aux voies de la conciliation et attribuèrent l'odieux de cette conspiration aux mauvaises dispositions de quelques particuliers mécontents. La colonie française, trop faible pour se venger, se contenta d'exiger des otages.

—:o:—

Madame La Mouche

"Bouzz bouzz, bouzz bouzz,
Bouzz bouzz, bouzz bouzz."

Ainsi chantait Mme Lamouche, en volant autour de la maison, et guettant le moment d'y entrer Comme personne ne comprenait sa chanson, on laissa Mme Lamouche se ballader tout à son aise. Cependant, en bon français, sa chanson peut se traduire comme suit:

"Du fier oriental je méprise le rite
Et jamais je ne veux même de l'eau bénite
Approcher — plus ou moins. Donc aux gens de ma sorte
Gardez-vous bien, mortels, d'aller ouvrir la porte."

Près de la maison se trouvait un baril à vidanges — tout grand ouvert Mme Lamouche pensa que l'endroit était justement ce qu'elle cherchait: et elle y vola d'un trait. Elle marchait fort à son aise, et ses pattes poilues firent ample provision des germes de la fièvre typhoïde. Mme était aux oiseaux. En effet, vous savez qu'elle se régale au milieu des ordures. Alors, les pattes pleines de toutes espèces de saletés, elle reprit son vol, en répétant sa chanson favorite, avec une légère variante:

"Je porte en moi la Mort: riche et pauvre je fauche.
Je la sème partout, et de droite et de gauche."

A ce moment, Jean sortait de la cuisine. Mme Lamouche, qui ne guettait que cette chance-là, s'envola tout droit dans la maison. Elle recommença sa chanson, mais Jean n'y comprenait pas un mot, et il continua son chemin. Quel malheur qu'il n'ait pas compris le langage d'un ennemi si dangereux. Mais le pauvre Jean ne savait même pas que Mme Lamouche était une ennemie.

Elle vola donc vers la salle à manger. La petite Hélène, un bébé de quelques mois, dormait là. Vite Mme Lamouche, avec ses sales pattes, alla se poser sur les lèvres roses du bébé. Hélène se réveilla et fit quelques mouvements. Force fut donc à Mme de déguerpir, mais pas avant d'avoir déposé sur les lèvres de l'enfant une grande quantité des germes putrides dont ses sales pattes étaient chargées. Elle se dirigea ensuite vers le beurrier, en répétant son refrain. Après s'être promenée sur le beurre et y avoir déposé assez de germes pour infecter toute la famille, Mme Lamouche tomba dans un pot de lait: elle se mit à nager, tout en semant d'autres de ses germes pernicieux. La mère d'Hélène survint sur ces entrefaites et jeta Mme Lamouche sur la table, dans un plat de pelures.

Mme Lamouche était pas mal affaiblie par sa natation forcée dans le lait, et elle pensa vraiment que "sa dernière heure était arrivée." Mais non. Au bout de quelques instants, l'on vida le plat de pelures dans le baril à vidanges, et bientôt Mme était toute ravigotée, assez même pour y déposer ses oeufs morbides, qui, dans quelques jours, devaient produire des milliers de mouches, toutes aussi dangereuses que leur mère.

Mme se remit à chanter son refrain et se dirigea vers la maison voisine. Mais là, c'était la maison de Samuel Swalter. Or, son petit garçon Paul comprenait la terrible chanson de Mme Lamouche. Aussi prit-il vite un tue-mouches; et il mit fin à la triste existence de la sale Mme Lamouche. Par contre, la mort emporta bientôt la pauvre Hélène.

C. E. Richey.

—:o:—

Les événements retardent sur la logique, et ce qui a cessé d'être en raison continue à être en fait, comme la chaleur de la vie dure après la mort.

—:o:—

ENCOURAGEZ LES ANNONCEURS DU "PATRIOTE"



Administration: Adrien Liboiron.

Ponteix, Sask. — No. 31. — 5ème année — 9 août 1922

Fêtes du dimanche 13 août — St-Junien — Né en Poitou vers 510. Confesseur de la reine Radegonde; il ne portait que des habits de laine qu'elle filait pour lui; de son côté il lui fit présent d'une chaîne de fer qu'il portait en guise de cilice, montrant ainsi que les souffrances endurées pour Dieu valent mieux que tous les honneurs de la terre. Ils moururent le même jour, 13 août 587, se retrouvèrent dans le royaume des élus qu'ils avaient conquis par leurs vertus et leurs mortifications. Ils furent canonisés peu de temps après.

Sainte Radegonde — Reine de France, épouse de Clotaire Ier, dirigée par les enseignements de saint Junien dans la voie de la perfection, se fit religieuse, prit le voile à Noyon et fonda à Poitiers l'abbaye de Sainte-Croix où elle vécut et mourut dans l'austérité.

Devant ce noble exemple puissions-nous comprendre et ne jamais oublier que le Ciel est plus enviable que tous les biens d'ici-bas.

Baptêmes — Maria-Annetta, fille de Félix de Montigny et d'Elodie Bleau. Parrain et marraine, M. et Mme R. Larochelle.

— Deux baptêmes ont été administrés à la mission de Rosefield.

— Un à Gergovia: Joseph-Albert, fils d'Henri Loiselle et d'Alma Delisle. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Deschênes.

Départ — Melles Germaine et Rachel Beaudry sont parties pour Montréal, allant rejoindre leurs soeurs dans la Congrégation des Saints Noms de Jésus-Marie. Un groupe de leurs compagnes les accompagnaient à la gare avec leur famille. Les âmes dévotes prient pour elles, et les Enfants de Marie les suivent de coeur dans ce voyage vers le sacrifice, car Melle Germaine était leur secrétaire-trésorière et s'acquittait de sa charge avec zèle, tandis que sa soeur enseignait le piano au Couvent de Gravelbourg. Son dévouement n'était pas moindre pour les oeuvres de la paroisse, pour l'apostolat de la prière, et particulièrement pour **l'Hirondelle**. qui la remercie et souhaite que sa santé, améliorée par l'excellent climat de Ponteix, se maintienne sous celui de l'Est.

Couvent — Nos Révérendes Soeurs viennent de recevoir une nouvelle postulante: Melle Léa Robert, qui s'est habituée tout de suite, ayant bien compris cette parole du divin Maître: "Marthe, Marthe, pourquoi tant de soucis! Votre soeur Marie a choisi la meilleure part. Heureuses les âmes d'élite qui, entendant l'appel de Dieu, ne le laissent par étouffer par les bruits du monde, mais comme Samuel, se lèvent aussitôt pour répondre: Seigneur me voici!

Crypte — On vient de placer dans l'autel de la chapelle souterraine une pierre sacrée pour en faciliter la préparation lorsqu'on veut y célébrer la Sainte Messe. Que la Sainte Vierge est miséricordieuse! Il ne se passe pas de jour sans qu'on voie, le matin et le soir, des pèlerins descendre à cette chapelle. Les veilleuses d'action de grâce s'y succèdent jour et nuit sans interruption, comme les faveurs que la Reine du Ciel se plaît à y répandre: grâces spirituelles, grâces temporelles étonnantes dont nous pourrions déjà faire un gros livre.



Notice sur l'antique statue de N.-D. d'Auvergne à Ponteix

On nous demande souvent d'où vient cette statue et comment elle se trouve ici? Voici la réponse:

Après avoir définitivement fixé son choix, dans ses explorations de 1907, pour l'emplacement de sa future paroisse, l'abbé A. Royer retourna en France pour y chercher quelques colons. M. le chanoine Teytard, chez lequel il avait fait tout son vicariat, à Aubière, près de Clermont-Ferrand lui dit alors à peu près ceci: Mon cher abbé, je ne puis pas vous donner de colons, mais puisque vous fondez une paroisse en l'honneur de la T. S. Vierge, je vous offrirai une statue de cette bonne Mère; en voilà deux, choisissez. Le chanoine Teytard, né en 1828 et mort seulement l'année dernière, était non seulement un saint prêtre, mais encore un savant, un érudit doublé d'un antiquaire judicieux. Sa fortune personnelle lui permettait d'installer un véritable musée. Des deux statues qu'il offrait si généreusement à son ancien vicaire, l'une était une vierge plutôt récente en beau marbre d'Italie, l'autre une Pitié en bois, datant, d'après lui et ses amis les antiquaires, de la fin du quinzième siècle. C'est aussi la date que lui assignait un des rares connaisseurs de ce pays qui la visitait en 1911 et, quoique protestant, ne craignait pas d'en offrir 300 dollars. Une statue de marbre, si belle soit-elle, peut facilement être remplacée par une plus belle encore, grâce à l'habileté de nos ouvriers sculpteurs, mais une statue dont le bois vermoulu atteste lui-même la vétusté, porte en elle un attrait vénérable que les merveilles de la sculpture moderne ne sauraient éclipser. Et puis, dans les nombreux sanctuaires dédiés à Marie sur la terre de France, et particulièrement sur le plateau central, dans les montagnes d'Auvergne, n'est-ce pas devant les vieilles statues que se pressent les pèlerins et qu'on obtient les plus grandes faveurs, à part les lieux d'apparition? Ces considérations firent du coup pencher la balance pour le Pitié du XVe siècle... (à suivre)

Fête — L'Assomption n'étant pas fête d'obligation au Canada, notre fête patronale sera célébrée le dimanche 20 août. A cette occasion nous attendons la visite de quelques congrégations d'Enfants de Marie qui seront cordialement reçues par les nôtres. Dans la matinée elles auront pour elles une messe avec instruction dans la chapelle souterraine de Notre-Dame. Après la grand'messe elles assisteront par groupes à la procession pour y gagner l'indulgence plénière. Dans l'après-midi une conférence leur sera donnée, suivie de la vénération du voile de la T. S. Vierge, et du salut du T. S. Sacrement. Nous comptons sur la présence de Monseigneur Marois, si ses graves occupations ne le retiennent pas. Il y aura, le soir, séance dramatique.

Divers — Grande visite de jeunesses de Gravelbourg chez Mme Beaudry.

— Beaucoup de gens de Val-Marie à Ponteix, pour un procès.

— De Gergovia, Jean Cornet est venu acheter une machine à battre qu'il a emmenée aussitôt.

— Le Rév. Père Kink, curé d'East End, était en visite au presbytère, ces jours derniers.

:o:

BELLEVUE, Sask.

— Le 24 juin, à la demande de M. le Curé, au-delà de vingt automobiles sont allés au devant de Mgr Prud'homme qui venait de St-Louis pour donner la confirmation à 47 petits enfants. Après le chant du Te Deum, une adresse fut présentée à Mgr par M. Walter Houle, marguillier. Mgr répondit avec des paroles éloquentes et pleines de charme.

Le 25 juillet, à 8 heures, messe de Mgr et communion générale, et examen des enfants, qui répondirent d'une manière satisfaisante, ce qui est une bonne note pour nos deux institutrices, Melles Houle et Bélanger.

A 10 heures, grand'messe chantée par l'abbé D. Gamache, à laquelle Mgr assistait, accompagné de MM. Caron, chancelier, et Chauvin, curé de la paroisse. Sermon de circonstance par Sa Grandeur, et ensuite confirmation.

Le Frère Lacroix, en promenade à Bellevue chez M. le curé, présidait le choeur de chant et Melle Annette Houle tenait l'orgue.

Avant de se séparer les paroissiens sont allés reconduire Mgr au presbytère et lui dire au revoir.

Dans l'après-midi il nous quittait pour Wakaw.

— M. Ernest Gaudet qui se cassait un bras il y a quelque temps est en bonne voie de guérison.

:o:

Les avancements d'hoirie par lesquels les vivants, particuliers ou Etat, s'attribuent leur part dans la postérité, sont commodes; quand on fait appel à l'histoire, elle n'est pas encore là pour répondre, et quand elle prononce, on n'est déjà plus pour entendre.

La voix d'un mourant

PARIS — Le colonel Girod, député du Doubs, raconte "l'Action française," présidait récemment, à Dijon, un congrès des anciens prisonniers de guerre de la Côte d'Or.

Lorsque l'ordre du jour du congrès fut épuisé, il fit un exposé de la situation actuelle, de la volonté de revanche de l'Allemagne (d'où il revient), de la préparation intensive de sa mobilisation industrielle, et conclut par cette anecdote:

"Le colonel directeur de l'aviation, l'un de mes amis, vient de mourir. Il fit appeler près de son lit d'agonie un petit aviateur, M. Gérard Varet, le fils d'un ancien député de la Côte-d'Or. Il lui fit décrocher un Christ et lui dit: J'ai vu de près ce qui se passe en Allemagne. Sur cette image sainte, mourant, je jure qu'un danger terrible menace la France. La guerre qu'ils préparent sera une guerre d'aviation et de gaz. Va et repète-le partout."

Comme l'on voudrait que cette voix d'un mourant fut entendue et comprise!

:o:

Les Caisses populaires

Les Caisses populaires sont une de nos institutions les plus bienfaisantes. On ne les connaît pas cependant suffisamment. Voilà pourquoi un bon nombre de paroisses qui en bénéficieraient n'en possèdent pas encore; voilà pourquoi aussi celles qui existent ne reçoivent pas toujours l'encouragement qu'elles méritent. Aussi faut-il savoir gré au gérant de la Caisse populaire de l'Immaculée-Conception, le notaire Wilfrid Guérin — l'un des plus actifs parmi la génération qui monte — d'avoir bien voulu publier dans la collection de **l'Ecole Sociale populaire** le remarquable travail qu'il avait donné sur ce sujet l'hiver dernier à la Bibliothèque St-Sulpice.

On trouvera dans la même brochure, le rapport du secrétaire de l'Union des Caisses de Montréal, le notaire Bariteau, et des allocutions de Mgr Gauthier et de M. Joseph Versailles.

La brochure ne se vend que 15 sous l'exemplaire. On peut s'abonner pour $1.50 aux brochures de l'année. S'adresser à l'Ecole Sociale populaire (administration), 1300 rue Bordeaux, Montréal.

:o:

Il est rare que les choses finissent au moment où elles perdent leur raison d'être.

En droit politique, à l'inverse du droit ordinaire, celui qui tue hérite.

:o:

Nouvelles variétés d'avenir parmi les céréales

(Notes des fermes expérimentales)

Dans son rapport pour l'an 1921, le céréaliste du Dominion fait une description sommaire des meilleures variétés nouvelles de grain résultant de ses expériences et de ses essais; il ne dit pas que toutes ces espèces nouvelles seront distribuées au public mais qu'un petit nombre d'entre elles pourront être offertes sous peu. La majorité de ces variétés demandent à être soumises à une étude plus complète sur les fermes expérimentales annexes, ainsi que sur la ferme centrale d'Ottawa, afin de connaître leur valeur exacte dans différentes conditions du sol et de climat et de voir jusqu'à quel point, dans ces conditions, elles peuvent surpasser les meilleures des espèces les plus anciennes.

Si nous consultons les résultats présentés dans ce rapport sous forme de tableau, nous voyons que sur les vingt variétés de blé de printemps énumérés, l'une d'elles, appelée Garnet, Ottawa 652, un hybride de la Preston A et Riga M., vient en tête. Récolté le 16 juillet l'année dernière, ce blé a mis 86 jours à mûrir; il avait une paille de 43 pouces et a remporté 2,880 livres de grain à l'acre, pesant après nettoyage, 63,2 livres par boisseau mesuré. C'est un blé sans barbes qui mûrit avant le Rubis et qui promet de dépasser ce dernier sous d'autres rapports.

Parmi les deux douzaines de variétés d'avoine nommées la plus productive est la Pluie d'Or qui, récoltée, le 21 juillet, a mis 85 jours à mûrir et a rapporté 2,400 livres à l'acre. Sur les 32 variétés d'orge présentées aux tableaux, c'est la Stella Ottawa 58 qui vient en tête. Récoltée le 19 juillet elle a mûri en 77 jours, rapportant 2,940 livres à l'acre.

Un compte rendu des expériences conduites l'année dernière sur le traitement du charbon apparaît également dans ce rapport. Il a été distribué gratuitement 10,061 échantillons de semence dont 3,230 d'avoine, 2,906 de blé, 1,085 d'orge, 532 de lin, 845 de féves et 1,463 de pois. Les chiffres suivants donnent une idée de l'importance des travaux exécutés par le service des céréales. Le nombre de parcelles ensemencées à Ottawa était de 756 représentant 600 variétés fixées et vingt et une autres fermes et stations s'occupaient d'essayer des variétés au nombre de 7 à 47. Quatre de ces fermes sont dans la Colombie-Britannique, cinq dans l'Alberta, trois dans la Saskatchewan, une dans l'Ontario, outre la ferme centrale, deux dans Québec, deux dans la Nouvelle-Ecosse et une chacune dans le Manitoba, l'Ile du Prince-Edouard, le Nouveau-Brunswick et le territoire du Yukon.

Feuilleton du Patriote de l'Ouest.

LES ANCIENS CANADIENS

par

Philippe Aubert de Gaspé

Publié avec l'autorisation de la Librairie Beauchemin, propriétaire des droits d'auteur de cet ouvrage.

No. 1

CHAPITRE PREMIER

Eheu! fugaces, Posthume....
Horace.

La sortie du collège

Ce chapitre peut, sans inconvénient, servir en partie de préface; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*, encore moins de me poser en auteur classique. Ceux qui me connaissent seront sans doute surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante et seize ans; je leur dois une explication. Quoique fatigué de toujours lire, à mon âge, sans grand profit ni pour moi ni pour autrui, je n'osais cependant passer le Rubicon; un incident assez trivial m'a décidé.

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai, l'année dernière, dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec, me saisit la main d'un air empressé, en me disant: "Heureux de vous voir: j'ai conversé ce matin avec onze personnes; eh bien, mon cher, tous êtres insignifiants! pas une idée dans la caboche! Et il me secouait le bras à me le disloquer.— Savez-vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier; car je vois, à votre accueil chaleureux, que je suis l'exception, l'homme que vous attendiez pour... — Eh oui! mon cher, fit-il sans me permettre d'achever ma phrase, ce sont les seules paroles spirituelles que j'aie entendues ce matin." Et il traversa la rue pour parler à un client qui se rendait à la cour, son douzième imbécile, sans doute.

— Diable! pensais-je, il paraît que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire; j'en ai alors une bonne provision; je ne m'en étais pourtant jamais douté.

Tout fier de cette découverte, et en me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire, j'achète une rame de papier *foolscap* (c'est à-dire, peut-être, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il plaira au traducteur), et je me mets à l'oeuvre.

J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume; mais comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un excellent conseil à donner à ce cher lecteur: c'est de jeter promptement le malencontreux livre, sans se donner la peine de le critiquer: ce serait lui accorder trop d'importance, et, en outre, ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne foi; car, à l'encontre de ce vieil archevêque de Grenade dont parle Gil Blas, si chatouilleux à l'endroit de ses homélies, je suis, moi, de bonne composition et, au lieu de dire à ce cher critique: " Je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec plus de goût," j'admettrai franchement qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais.

Quand au critique malveillant, ce serait pour lui un travail en pure perte, privé qu'il serait d'engager une polémique avec moi. Je suis. d'avance, bien peiné de lui enlever cette douce jouissance, et de lui rogner si promptement les griffes. Je suis très vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour tenir le moins du monde à mes productions littéraires. Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée, voilà toute mon ambition.

Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs: qu'ils jettent le blâme sur quelques-uns de nos meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien omettre sur les moeurs des anciens Canadiens. "Ce "qui paraîtra insignifiant et puéril "aux yeux des étrangers, me di- "saient-ils, ne laisseras pas d'inté- "resser les vrais Canadiens, dans la "chronique d'un septuagénaire né "vingt-huit ans seulement après la "conquête de la Nouvelle-France."

Ce livre ne sera ni trop bête, ni trop spirituel. Trop bête! certes, un auteur doit se respecter tant soit peu. Trop spirituel! il ne serait apprécié que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité.

Cet ouvrage sera tout canadien par le style: il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode de nos jours.

J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches, et ne m'assujétir à aucunes règles prescrites, — que je connais d'ailleurs, — dans un ouvrage comme celui que je publie. Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ces défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri: peu m'importe!...

Mon bout de préface achevé, je commence sérieusement ce chapitre par cette belle épigraphe inédite, et bien surprise, sans doute, de se trouver en si mauvaise compagnie:

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.
Et, près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux,
Et l'Angélus du soir, porté par la rafale,
Aux échos de Beaupré jetté ses sons joyeux.
Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois sur Québec lance un regard de feu;
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

Que ceux qui connaissent notre bonne cité de Québec se transportent, en corps ou en esprit, sur le marché de la haute ville, ne serait-ce que pour juger des changements survenus dans cette localité depuis l'an de grâce 1757, époque à laquelle commence cette histoire. C'est toujours la même cathédrale par la structure, *minus* sa tour moderne, qui semble supplier les âmes charitables, soit de l'exhausser, soit de couper la tête à sa soeur géante, qui a l'air de la regarder sous cape, avec mépris, du haut de sa grandeur.

Le collège des Jésuites, plus tard métamorphosé en caserne, présentait bien le même aspect qu'aujourd'hui; mais qu'est devenue l'église construite jadis à la place des halles actuelles? Où est le bocage d'arbres séculaires, derrière ce temple, qui ornaient la cour maintenant si nue, si déserte, de cette maison consacrée à l'éducation de la jeunesse canadienne? La hache et le temps, hélas! ont fait leur oeuvre de destruction. Aux joyeux ébats, aux saillies spirituelles des jeunes élèves, aux pas graves des professeurs qui s'y promenaient pour se délasser d'études profondes, aux entretiens de haute philosophie, ont succédé le cliquetis des armes, les propos de corps de garde, souvent libres et saugrenus!

A la place du marché actuel, des boucheries très basses, contenant, tout au plus, sept ou huit étaux, occupaient une petite partie du terrain, entre la cathédrale et le collège. Entre ces boucheries et le collège, coulait un ruisseau qui, descendant de la rue Saint-Louis, passait au beau milieu de la rue de la Farique, traversait la rue Couillard et le jardin de l'Hôtel-Dieu, dans sa course vers la rivière Saint-Charles. Nos ancêtres avaient des goûts bucoliques très prononcés!

Nous sommes à la fin d'avril; le ruisseau est débordé, et des enfants s'amusent à détacher de ses bords des petits glaçons qui, diminuant toujours de volume, finissent, après avoir franchi tous les obstacles, par disparaître à leurs yeux, et aller se perdre dans l'immense fleuve Saint-Laurent. Un poète, qui fait son profit de tout, contemplant, les bras croisés, cette scène d'un air rêveur, et suivant la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêt, leurs ricochets, les eût comparés, à ces hommes ambitieux arrivant, après une vie agitée, au terme de leur carrière, aussi légers d'argent que de réputation, et finissant par s'engloutir dans le gouffre de l'éternité.

Les maisons qui avoisinent le marché sont, pour la plupart, à un seul étage, à l'encontre de nos constructions modernes, qui semblent vouloir se rapprocher du ciel, comme si elles craignaient un autre déluge.

Il est midi: l'*Angélus* sonne au beffroi de la cathédrale; toutes les cloches de la ville annoncent la salutation que l'ange fit à la mère du Christ, la patronne chérie du Canadien; les habitants en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent dévotement l'*Angélus*. Tout le monde pratiquant le même culte, personne ne tourne en ridicule cette coutume pieuse.

Certains chrétiens du dix-neuvième siècle semblent avoir honte d'un acte religieux devant autrui: c'est faire, pour le moins, preuve d'un esprit rétréci ou de pusillanimité. Les disciples de Mahomet, plus courageux, prient sept fois par jour, en tous lieux, en présence des timides chrétiens.

Les élèves du collège des Jésuites, toujours si bruyants lorsqu'ils entrent en récréation, sortent silencieux de l'église, où ils viennent de prier. Pourquoi cette tristesse inusitée? C'est qu'ils vont se séparer de deux condisciples chéris, de deux amis sincères pour tous sans distinction. Le plus jeune des deux, qui, plus rapproché de leur âge, partageait le plus souvent leurs jeux enfantins, protégeait aussi le faible contre le fort, et décidait avec équité leurs petits différends.

La grande porte du collège s'ouvre, et deux jeunes gens, en habit de voyage, paraissent au milieu de leurs compagnons d'étude..

Deux porte-manteaux de cuir, longs de cinq pieds, garnis d'anneaux, chaînes et cadenas, qui semblent assez forts pour amarrer un navire, gisent à leur pieds. Le plus jeune des deux voyageurs, frêle et de petite taille, peut avoir dix-huit ans. Son teint brun, ses grands yeux noirs, vifs et perçants, ses mouvements saccadés, dénotent en lui l'origine française: c'est, en effet, Jules d'Haberville, fils d'un seigneur, capitaine d'un détachement de marine de la colonie.

Le second, plus âgé de deux à trois ans, est d'une taille beaucoup plus forte et plus élevée. Ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds châtains, son teint blanc et un peu coloré, quelques rares taches de rousseur sur le visage et sur les mains, son menton tant soit peu prononcé, accusent une origine étrangère; c'est, en effet, Archibald Cameron of Locheill, vulgairement Arché de Locheill, jeune montagnard écossais qui a fait ses études au collège des Jésuites de Québec.

Comment, lui, étranger, se trouve-t-il dans une colonie française? C'est ce que la suite apprendra.

Les jeunes gens sont tous deux d'une beauté remarquable. Leur costume est le même: capot de couverte avec capuchon, mitasses écarlates bordées de rubans verts, jarretières de laine bleue tricotées, large ceinture aux couleurs vives et variées ornée de rassades, souliers de caribou plissés à l'iroquoise, avec hausses brodées en porc-épic, et enfin, chapeaux de vrai castor, rabattus sur les oreilles au moyen d'un fichu de soie rouge noué sous le col.

Le plus jeune montre une agitation fébrile et porte, à chaque instant, ses regards le long de la rue Buade.

— Tu es donc bien pressé de nous quitter, Jules? dit un de ses amis, d'un ton de reproche.

— Non, mon cher de Laronde, répliqua d'Haberville; oh! que non, je t'assure; mais, puisqu'il faut que cette séparation pénible ait lieu, je suis pressé d'en finir: ça m'énerve. Il est bien naturel aussi que j'aie hâte de revoir mes chers parents.

— C'est juste, fit de Laronde; et, d'ailleurs, puisque tu es Canadien, nous vivons dans l'espoir de te revoir bien vite.

— Il n'en est pas de même de toi, cher Arché, dit un autre: je crains bien que cette séparation soit éternelle, si tu rentres dans ta patrie.

— Promets-nous de revenir, criat-on de toutes parts.

Pendant ce colloque, Jules part comme un trait au-devant de deux hommes s'avançant à grands pas, le long de la cathédrale, avec chacun un aviron sur l'épaule droite. L'un deux porte le costume des habitants de la campagne: capot d'étoffe noire tissée dans le pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées, et gros souliers de peau de boeuf du pays, plissée à l'iroquoise. Le costume de l'autre est à peu près celui des deux jeunes voyageurs, mais beaucoup moins riche. Le premier, d'une haute stature, aux manières brusques, est un traversier de la Pointe-Lévis. Le second, d'une taille moyenne, aux formes athlétiques, est au service du capitaine d'Haberville, père de Jules: soldat pendant la guerre, il prend ses quartiers chez lui pendant la paix. Il est du même âge que son capitaine, et son frère de lait. C'est l'homme de confiance de la famille: il a bercé Jules, il l'a souvent endormi dans ses bras, en chantant les gais refrains de nos voyageurs des pays hauts.

— Comment te portes-tu, mon cher José; Comment as-tu laissé ma famille? dit Jules, en se jetant dans ses bras.

— *Tou bin,'ieu* (Dieu) merci, fit José; ils vous mandent bin des compliments, et ils ont grand hâte de vous voir. Mais comme vous avez profité depuis huit mois que je ne vous ai vu! ma *frine* (foi), M. Jules, ça fait plaisir à voir.

José, quoique traité avec la bonté la plus familière par toute la famille d'Haberville, ne manquait jamais aux égards qu'il leur devait.

Une question n'attend pas l'autre; Jules s'informe des domestiques, des voisins, du vieux chien, qu'étant en sixième, il avait nommé *Niger*, comme preuve de ses progrès dans la langue latine. Il ne garde pas même rancune au chat glouton qui, l'année précédente, avait croqué tout vif un jeune rossignol apprivoisé dont il raffolait et qu'il se proposait d'apporter au collège. Il est bien vrai que, dans un premier mouvement de colère, il l'avait poursuivi avec un gourdin sous les tables, sous les lits et même jusque sous le toit de la maison, où le méchant animal s'était réfugié, comme dans une forteresse inexpugnable. Mais il lui a pardonné ses forfaits, et il s'informe de sa santé.

— Ah ça! dit Baron le traversier, qui prenait peu d'intérêt à cette scène, ah ça! dit-il d'un ton bourru, quand vous aurez fini de vous lécher et de parler chien et matou, vous plairait-il d'avancer? la marée n'attend personne.

Malgré l'impatience et la mauvaise humeur de Baron, les adieux des jeunes gens à leurs amis de collège furent longs et touchants. Les régents les embrassèrent avec tendresse.

— Vous allez suivre tous deux la carrière des armes, leur dit le supérieur; exposés sans cesse, à perdre la vie sur les champs de bataille, vous devez doublement aimer et servir le bon Dieu. S'il est dans les décrets de la Providence que vous succombiez, soyez prêts en tout temps à vous présenter à son tribunal avec une conscience pure Que votre cri de guerre soit: Mon Dieu, mon roi, ma patrie!

Les dernières paroles d'Arché furent:

— Adieu, vous tous qui avez ouvert vos bras et vos coeurs à l'enfant proscrit; adieu, amis généreux, dont les efforts constants ont été de faire oublier au pauvre exilé qu'il appartenait à une race étrangère à la vôtre! Adieu! Adieu! peut-être pour toujours.

Jules était très affecté.

— Cette séparation serait bien cruelle pour moi, dit-il, si je n'avais l'espoir de revoir bientôt le Canada avec le régiment dans lequel je vais servir en France.

S'adressant ensuite aux régents du collège, il leur dit:

— J'ai beaucoup abusé de votre indulgence, messieurs, mais vous savez tous que mon coeur a toujours mieux valu que ma tête: pardonnez à l'une, je vous prie, en faveur de l'autre. Quant à vous, mes chers condisciples, ajouta-t-il d'une voix qu'il s'efforçait inutilement de rendre gaie, avouez que si je vous ai beaucoup tourmentés, par mes espiègleries, pendant mes dix années de collège, je vous ai par compensation fait beaucoup rire.

Et, prenant le bras d'Arché, il l'entraîna pour cacher son émotion.

Laissons nos voyageurs traverser le fleuve Saint-Laurent, certains de les rejoindre bien vite à la Pointe-Lévis.

CHAPITRE DEUXIEME

Archibald Cameron of Locheill
Jules d'Haberville

Archibald Cameron of Locheill, fils d'un chef de clan des montagnes d'Ecosse et d'une Française, n'avait que quatre ans lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Elevé par son père, vrai Nemrod, violent chasseur devant Dieu, suivant la belle expression de l'Ecriture Sainte, il le suivait, dès l'âge de dix ans, dans ses courses aventureuses à la poursuite du chevreuil et des autres bêtes fauves, gravissant les montagnes les plus escarpées, traversant souvent à la nage les torrents glacés, couchant fréquemment sur la terre humide sans autre couverture que son plaid (pr. *plé*, manteau écossais), sans autre abri que la voûte des cieux. Cet enfant, vrai Spartiate par l'éducation, semblait faire ses délices de cette vie sauvage et vagabonde.

Arché de Locheill n'était âgé que de douze ans, en l'année 1745, lorsque son père joignit les étendards de ce jeune et infortuné prince qui, en vrai héros de roman, vint se jeter entre les bras de ses compatriotes écossais pour revendiquer par les armes une couronne à laquelle il devait renoncer pour toujours après le désastre de Culloden. Malgré la témérité de l'entreprise, [illegible] qu'offrait une lutte inégale contre les forces redoutables de l'Angleterre, aucun des braves montagnards ne lui fit défaut; tous répondirent à l'appel avec l'enthou- [illegible] dévouées: leur coeur fut touché de la confiance du prince Charles-Edouard en leur loyauté, et de cette grande infortune royale.

(à suivre)

Prince-Albert

— En visite à l'évêché, le Rév. P. J.C.G. Du[illegible]arme, C.S.V., supérieur du Collège [illegible] Le Rév. Père est accompagné de son frère, inspecteur des postes à Joliette, tous deux partent pour Edmonton aujourd'hui.

— Nous avons eu le plaisir de recevoir à nos bureaux le Dr Thomas Chisholm, de Toronto, ex M. P. Le docteur est un admirateur de notre langue et un de nos plus fidèles abonnés. Il se plaint d'une chose à Toronto, c'est de n'y pouvoir pratiquer le français.

— Madame J. A. Fortin est de retour d'une longue promenade dans l'Est. Sa soeur Mademoiselle Simone Hudon l'accompagne.

M. Fortin, notre gérant, qui s'était rendu à leur rencontre est également de retour à son bureau.

:o:

L'Exposition de 1922

Elle fera certainement époque dans l'histoire de Prince-Albert par les progrès considérables qu'elle a marqués sur celles des années précédentes. Malgré la chaleur excessive, surtout des deux derniers jours, l'affluence des visiteurs aux terrains de l'exposition a été considérable, et les organisateurs ont vu leurs espérances dépassées de beaucoup.

Le nombre d'animaux exposés a été tel que l'espace a fait défaut à peu près partout. L'exposition des chevaux et des bêtes à cornes offrait un vif intérêt. De magnifiques spécimens des différentes races y figuraient; Aberdeen-Angus, Courtes-Cornes, Herefords, Holsteins, Ayrshires. Au département des chevaux, on remarquait de superbes pur-sang, Clydes, Percherons et Belges.

Le nombre des volailles exposées fut de beaucoup supérieur à ce qu'on avait vu jusqu'ici. Toutes les variétés étaient très avantageusement représentées, Leghorns Wyandottes, Rhode Island, Plymouth Rock etc... Tous les amateurs de volailles se sont montrés enchantés.

L'édifice central de la caserne renfermait comme de coutume, les expositions des principales maisons d'affaires de la ville. Parmi les étalages on remarquait surtout celui de la Cie P. Burns. La Prince-Albert Motor Sales Co. mérite également une mention spéciale. L'exposition des travaux de classes était très intéressante à visiter.

Au rez-de-chaussée du pavillon avoisinant la caserne, se trouvait l'exposition des fleurs et des légumes. Le tout était très bien disposé pour plaire à l'oeil.

A l'étage supérieur les visiteurs pouvaient admirer les oeuvres d'art et les divers ouvrages de dames, broderies, dentelles, etc... Un groupe de cinq tableaux attirait l'attention; ils sont dus au pinceau de notre compatriote Mme J. E. Morrier de Prince-Albert, et les juges n'ont pas hésité à leur décerner le premier prix. Deux tableaux d'une jeune compatriote de Marcelin, Mlle Marie Jeanne Lalonde, ont eu aussi les honneurs du premier prix. C'est une satisfaction bien légitime de constater que nos Canadiennes françaises ne se laissent pas surpasser dans le domaine des beaux-arts.

Le champ de courses a vu chaque jour de nombreux spectateurs. La tribune, assez vaste pourtant, s'est trouvée insuffisante, pour loger tout le monde.

Un grand nombre de visiteurs des campagnes environnantes ont envahi les terrains de l'exposition mardi, le jour consacré aux fermiers. L'on estime à plus de 5,000 le nombre des personnes qui ont visité l'exposition ce jour-là.

L'exposition de 1922 fait vraiment honneur à ses organisateurs qui, d'ailleurs, se sont dépensés sans compter pour en assurer le succès. Grâce à leur vigoureuse impulsion, cet événement annuel s'est acquis une réputation qui nous vaudra d'année en année, un nombre toujours plus grand de visiteurs.

:o:

Les Progressistes de Prince-Albert tiennent une convention

Jeudi dernier se tenait au Friendship Hall une convention des progressistes du district de Prince-Albert sous le présidence de A. Bayton. A la séance du matin, on discuta surtout les questions de finances et d'organisation. M. Milleken, secrétaire provincial du parti progressiste est d'avis que chaque district finance lui-même ses élections. Les électeurs sauront ainsi quel usage l'on fait de l'argent versé au fonds électoral.

Andrew Knox député du district de Prince-Albert, et C. W. Stewart, député de Humbodlt ont adressé la parole à la séance de l'après-midi. Parlant des possibilités de coalition entre libéraux et progressistes, M. Knox a nié énergiquement la rumeur qu'un bon nom de députés progressistes s'apprêtaient à se jeter dans les bras des libéraux. S'il y a coalition, la coalition sera à base progressiste et non à base libérale, a déclaré également M. Milliken.

M. Stewart a rappelé les immenses avantages que les fermiers de l'Ouest retire de la réduction des taux de transport qu'entraîne l'entente du Nid de Corbeau. Il a aussi rappelé qu'il ne peut y avoir de scission entre l'Est et l'Ouest; les députés progressistes de l'Est ont donné leur appui à ceux de l'Ouest sur maints problèmes importants lors de la dernière session.

M. Stewart croit que le gouvernement en appellera au peuple après le session de janvier.

La prochaine convention a été fixée au mois de décembre.

:o:

Une expédition au Pôle Nord

LE PAS, MAN. — Un voyage aux régions arctiques à pieds et en canot n'est pas un projet banal. C'est ce que tentent trois Canadiens français: MM. A. Barbeau, C. Talbot et Alfred Tremblay, ce dernier le chef de l'expédition. L'entreprise est privée et les recherches des explorateurs couvriront les terres de Baffin et l'immense région arctique. Le parti comprend quatre canots contenant au-delà de 8000 livres de matériel et tous les instruments nécessaires.

M. Tremblay faisait partie de l'expédition conduite par le capitaine Bernier en 1910-1913.

Les explorateurs se sont mis en route pour le Nord ces jours-ci.

:o:

L'inventeur du téléphone est décédé

SIDNEY, N.E. — Alexander Graham Bell, l'inventeur du téléphone, est mort, le 2 août à deux heures du matin, à sa résidence de Beinn-Breagh, près de Baddeck. L'inventeur était malade depuis déjà quelques mois, mais son état ne l'obligeait pas à garder la chambre. Ce n'est que mardi, 1er août, que la maladie devint alarmante.

Selon son désir, Bell a été inhumé au sommet de la montagne Beinn-Breagh.

Il n'y a pas bien des mois, il célébrait le 75ème anniversaire de sa naissance. Bien qu'inventeur du téléphone, on dit que jamais il n'a voulu faire installer un appareil dans son cabinet.

Il était un enthousiaste du radio. Jusqu'à ses derniers jours le grand savant fut un travailleur infatiguable; quelquefois il poursuivait ses recherches dans son laboratoire jusqu'à 3 ou 4 heures du matin. Il obtint les premières lettres patentes pour le téléphone en 1876.

:o:

La fenêtre du souvenir

On a inauguré récemment à l'église Saint-Paul de Toronto une fenêtre, dont le *Petit Parisien* nous raconte l'intéressante histoire.

Ctte fenêtre, qui est dédiée "à la gloire de Dieu et à la glorieuse mémoire des Canadiens qui servirent la patrie pendant la guerre de 1914 à 1918", est composée de 700 fragments provenant de 50 églises et de 20 monuments publics et châteaux de France, de Belgique et d'Italie, victimes de bombardements au cours de la grande guerre.

Cette curieuse collection a été faite par le brigadier général Mitchell qui combattit en France, en Belgique et en Italie.

Le haut de la fenêtre est formé de trois statues représentant la Douleur, la Victoire et la Récompense; au centre, sont les reproductions de Saint-Marc, de Venise, de la cathédrale d'Amiens, de l'hôtel de ville d'Arras et des halles d'Ypres.

Cette fenêtre pourrait être dénommée: la fenêtre du souvenir.

:o:

M. Poincaré et les journalistes

M. Raymond Poincaré, premier ministre de France, place à une grande hauteur la profession journalistique. Présidant le banquet de la presse républicaine départementale, voici comment il s'est exprimé:

"Qui donc oserait répéter aujourd'hui que le journalisme mène à tout, à la condition d'en sortir? Où sont, je vous le demande, les gens qui en sortent, ou qui, du moins, en sortent sans esprit de retour? Lorsqu'on a goûté la joie d'exposer et de défendre, en toute indépendance, des idées qu'on croit justes et bienfaisantes, comment désertera-t-on la lutte engagée? La seule porte par où l'on puisse décemment sortir du journalisme, c'est celle du caveau funèbre où l'on ira, un jour, se reposer des fatigues de la terre.

"Aussi bien, n'est-il pas un seul d'entre nous, messieurs, qui ne soit passionnément attaché à une profession, dont nous connaissons tous assurément les incertitudes et les périls, dont il est possible de mésuser et d'abuser comme de toutes choses mais qui est, en elle-même, une des plus belles et des plus élevées, puisqu'elle assure, malgré tout, la souveraineté de la pensée humaine et la victoire finale de la vérité."

:o:

Augmentation de la natalité en France

PARIS, 31. — Les statistiques pour l'année 1921 qui viennent d'être publiées montrent qu'au cours de cette année, il y a eu, pour une population de 39,000,000 en France, 456,221 mariages, 813,396 naissances et 696,373 décès.

Les statistiques pour l'année 1913, celle qui précéda la guerre, donnent à la France une population de 41,000,000 d'habitants. Or pour cette année 1913, il n'y a eu que 312,036 mariages, 790,355 naissances et 731,441 décès.

L'augmentation du nombre des naissances sur le nombre des décès pour 1921, est donc de 117,023. On sait que pour la période de 1901 à 1913 il n'y a eu que 40,000 naissances de plus que les décès.

Les départements où la natalité est plus forte sont ceux du Nord, de la Bretagne et de l'Alsace-Lorraine. Ce sont des départements ou les traditions et les coutumes religieuses des ancêtres ont été conservées dans toute leur pureté.

:o:

QUEBEC — Un incendie qui s'est déclaré à Lac Frontier y à causé des pertes pour plus de $100,000. Deux hôtels, trois magasins et trois maisons ont été complètement rasés. On ne connait pas exactement l'origine du feu.

BERLIN — Un aéroplane qui fait le service postal entre Berlin et Boutzenburg, s'est écrasé sur le sol, tuant le pilote et trois voyageurs, des Américains.

:o:

Marché aux grains de Winnipeg

Blé— Dur No. 1, 1.29; Nord No.1, 1.28 3-4; No 2, 1.20, 1-4; No 3, 1.14 1-4; No 4, 1.01 1-4; No. 5, 91 1-4; No 6, 81 1-4; fourrage, 71 1-4; voie 1.20 1-4

Avoine — No 2 C.W., 46; No 3 C.W., 43; fourrage No. 1, 41; fourrage No. 2, 38; rejetée, 34; voie, 46.

Orge — No. 3 C.W., 58; No. 4 C.W., 57; rejeté, 52; fourrage, 52; voie, 58

Lin — No. 1 N.W.C., 2.15 1-2; No.2 C.W., 2.11 1-2; No. 3 C.W., 1.95 1-2; rejeté, 1.95 1-2; voie, 2.15 1-2;

Seigle — No.2 C.W., 74 7-8

:o:

Marché aux grains d'Edmonton

Blé — Nord No 1, 91, No 2, 88; No 4, 67; No 5, 56; No 6, 46; fourrage, 36

Avoine — No 2 C. W., 32; No 3 C. W., 29; fourrage No1, 26; fourrage No 2, 23

Orge — No 3 C. W., 36; No 4 C. W., 31; fourrage, 24

Seigle — No 2 C. W., 50; No 3 C. W., 37; rejeté; 27;

Lin — No 1 C. W., 1.60; No 2 C. W., 1.56; No 3 C. W., 1.26

:o:

Marché aux animaux d'Edmonton

Bouvillons de boucherie de choix, $4.50 et $4.00

Bouvillons ordinaires, $3.00 à $3.50

Taureaux de boucherie de choix, $3.00 à $3.50

Vaches de choix $2.00 et $2.50

Porcs de choix, $12.00 et $12.50

Brebis de choix, $6.00 à $8.00

Moutons de choix, $4.00 à $5.00

:o:

Marché aux animaux de Winnipeg

Bouvillons de boucherie de choix, $6.00 à $8.00

Bouvillons ordinaires $4.00 à $3.00

Vaches de boucherie de choix, $4.25

Porcs de choix, $12.25 et $12.50

Brebis de choix, $11.00

Moutons, $5.00 à $7.00

Marché au grain de Prince-Albert

Blé — No.1, 1.07; No.2, 97; No.3, 92; No.4, 78; No. 5, 67

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE — une jeune fille parlant français et anglais, possédant expérience pour magasin général de campagne. Spécifier âge, expérience et salaire demandé dans la première lettre. S'adresser à Louis Demay Saint-Brieux, Sask. 23-26

REMERCIEMENTS — au Sacré-Coeur de Jésus pour faveur obtenue avec promesse de publier. 23

INSTITUTRICE BILINGUE — On demande une institutrice bilingue qualifiée en Saskatchhewan pour l'école du district de Périgord No 850. Salaire, $100.00 par mois calendrier, pour autres informations s'adresser au Sec-Trés., Alcide Choquette, Périgord Sask. 21-24

ON DEMANDE UN PRINCIPAL pour l'école séparée de Vonda, Sask., classe ouvrant le quinze du mois d'août; Aussi un instituteur ou une institutrice pour classe grade primaire. Logis pour le principal, dans l'école même. S. V. P. indiquer salaire désiré. Adresser toute communication à M. A. Doiron, Vonda, Sask.

ON DEMANDE une institutrice catholique connaissant les deux langues, française et anglaise, pour l'école 1546 de Ste-Marthe. La classe ouvre le 14 du mois d'août. S'adresser, mentionnant expérience et salaire désiré, à: M. Alfred Boyer, sec.-trés., Ste-Marthe, via Rocanville, Sask. 23-24

INSTITUTRICE BILINGUE — On demande institutrice qualifiée pour la Saskatchewan pour la classe française de l'école séparée de Prince-Albert. S'adresser à M. Jules Casgrain, secrétaire-trésorier.

DACTYLOGRAPHE Remington, aussi bon qu'un neuf, dernier modèle, à vendre à moitié prix. Merchants' Hotel, Prince-Albert, Sas

NOUS DEMANDONS des représentants permanents pouvant consacrer tout leur temps à une proposition très avantageuse; quelqu'un avec un auto obtiendrait des résultats splendides. Adressez-vous à The Sanford Brush Co. of Canada, 245 McDermot Ave., Winnipeg, Man.

INSTITUTRICES BILINGUES — Aimée et Anna Larose, Le Pas, Man, désirent positions comme institutrices bilingues. Pour détails, leur écrire directement ou s'adresser au *Patriote de l'Ouest.*

INSTITUTEUR ET INSTITUTRICE — Le district scolaire du village de Montmartre demande un instituteur avec certificat de 2ème classe, pour commencer le 21 août, ainsi qu'une maîtresse qualifiée de 3ème classe pour commencer à la même date. Doivent parler et enseigner les deux langues. Adressez références à L. Ph. Côté, sec.-trésorier, Montmartre.

REMERCIEMENTS au Sacré-Coeur de Jésus, à la Ste Vierge Marie et à St-Joseph, pour faveur obtenue avec promesse de publier. — J. M. J.

ON DEMANDE institurice pour arrondissement scolaire d'Albertville. Pour information, s'adresser à M. Dubois.

UN BOUCHER désire louer ou acheter une boucherie dans un centre canadien-français où il y a une population de 1,000 à 1,500. Il voudrait en même temps s'occuper du commerce d'animaux où il n'y a pas d'opposition. S'adresser immédiatement à Boite 50, Weldon, Sask.